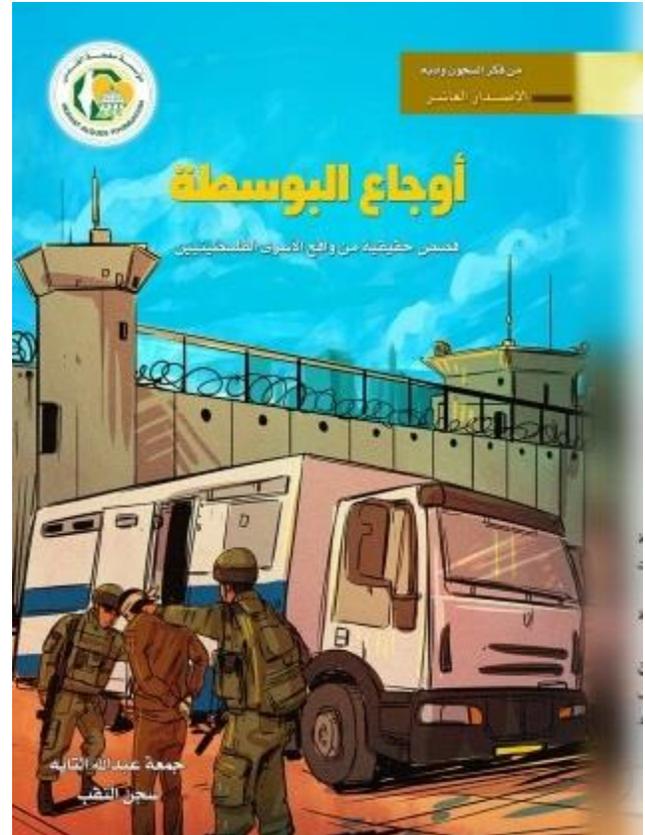




# Souffrances en bosta

Histoires vraies  
puisées du vécu des prisonniers palestiniens

Jum'a Abdullah Tayeh



Prison du Naqab

Edition : Mu'assassat Muhjat al Quds –  
Gaza – Palestine

1<sup>ère</sup> édition Juin 2020

## **Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux**

« Comptez-vous entrer au Paradis sans que Dieu ne distingue parmi vous ceux qui luttent et qui sont endurants ? » La famille de 'Imran 142

A mes vaillants frères dans toutes les citadelles de l'emprisonnement

A tout combattant dans la voie de Dieu

A ceux qui sont les plus dignes parmi nous, les purs martyrs

A tous, nous offrons notre humble effort

## Table des matières

Prologue .....	5
Bosta .....	7
L'Etat de fer et l'homme de fer .....	10
Entre joie et douleur.....	13
Une boule de glace et une figue de Barbarie.....	16
Une libération par erreur .....	18
Méditation.....	21
Une étrange excursion vers la Mer Morte.....	23
Le détenu se libère lui-même .....	26
Mu'tassim Raddad lutte contre la mort .....	28
Des transferts obligatoires .....	31
Pour donner naissance .....	33
Pour une distance courte et décisive.....	36
A l'ombre de la grève de la faim .....	39
Signature de la fin de la grève .....	41
Un enfant palestinien rencontre un prisonnier malade .....	45
Conclusion .....	47
L'auteur .....	48

## Prologue

L'être humain qui parcourt le monde, se déplaçant par les mers et les océans, ou sur la terre et ses plaines, ses montagnes, ses plateaux, ses défilés ou vallées, ou survolant et observant de haut le monde, la terre et ce qui l'agite, cet être humain sera certainement un penseur remarquable, saturé de connaissances. Il manifestera un romantisme exaltant du fait de la connaissance acquise et la jouissance de la raison et de l'esprit, dû à ce voyage. Ce déplacement renouvelle en toi la vie, l'espoir, l'amour et le bonheur, t'incite à en réclamer davantage et à te préparer à nouveau pour un autre voyage et un autre déplacement.

Notre voyage, à nous, est complètement différent, et notre déplacement d'un endroit à l'autre l'est également. Il est saturé de souffrances et de douleurs. Notre voyage, à nous les prisonniers, est un déracinement, une sorte de renouvellement de la Nakba, qui atteint l'ensemble des prisonniers. Il ne ressemble en rien aux excursions dans le monde, et n'a aucune relation avec ce qu'on appelle le nomadisme des bédouins.

C'est la traversée de la souffrance. Elle te tombe dessus subitement, impérativement, avec force et contrainte. C'est le déplacement d'un endroit que tu ne veux pas, duquel tu n'aimes pas t'éloigner et que tu n'as d'ailleurs pas choisi, vers un endroit qui ressemble totalement à celui que tu as quitté, ou duquel on t'a sorti pour te pousser vers cet autre.

C'est le déplacement et la traversée en bosta, avec la souffrance, le tourment et la douleur qu'ils engendrent. C'est le déplacement du captif et prisonnier palestinien de la prison vers le tribunal, vers une autre prison, ou vers le centre d'interrogatoire, pour subir à nouveau la torture, après que le corps ait connu la stabilité et que le corps et l'esprit se soient habitués à une routine mortelle, ou bien le déplacement vers l'hôpital pour y être soigné.

C'est la souffrance du jour et de la nuit et celle de l'attente, celle de l'âme qui voit les soldats s'ingénier à humilier les prisonniers, âgés ou enfants, prisonnières ou jeunes.

Les cas les plus douloureux et les plus pénibles pour l'être humain sont la naissance, avec les contractions, l'accouchement et l'angoisse pour la mère et le nouveau-né. Vient ensuite la souffrance due aux douleurs des reins, puis des dents. D'autres réflexions ou avis classent probablement ces douleurs différemment, et jugent que d'autres sont encore plus intenses.

Je ne sais pas si j'exagère en vous disant que les douleurs en bosta sont plus intenses que celles provoquées par les maladies les plus intenses et les plus graves, qui atteignent le corps et l'organisme. Ici, la douleur en bosta dépasse le corps exténué et enchaîné par toutes sortes de chaînes en fer. Elle atteint l'âme qui s'est révoltée pour défendre sa dignité, elle atteint l'esprit dans son effort continu à se dresser, se hisser et s'élever, elle atteint l'humanité de l'être humain et c'est la plus terrible des souffrances. C'est la douleur de la dignité, c'est l'humiliation et l'abaissement, la tentative de limiter l'être humain à un numéro ou se comporter comme s'il était une chose insignifiante, une masse sans mouvement, dépourvue de sensations et cela, depuis que l'occupant a posé les pieds sur la terre de Palestine, et que le processus d'épuration ethnique ou d'expulsion forcée de nos familles a commencé. Les douleurs se sont probablement atténuées après la Nakba et la Naksa, pour se concentrer sur les prisonniers et les différentes violations de leurs droits, dont en bosta.

Depuis 1967, des centaines de milliers de prisonniers surmontent le calvaire infligé par leurs geôliers, qui perfectionnent les moyens de la torture et pratiquent le sadisme avec brio, ayant les cerveaux lavés par la hantise sécuritaire, et la défiance qui frise la terreur mortelle. Tu les vois dans les cars et les bostas pareils aux chiens enragés qui les accompagnent, ils ont été entraînés dans les mêmes lieux et en même temps. La criminalité et le sadisme ont été implantés dans leurs esprits et leurs cœurs.

Dans les prochaines lignes, j'ai des choses à raconter, comme d'ailleurs chaque prisonnier, car chacun a son expérience, ses déplacements et ses voyages. Ce sont des témoignages, des rapports et des histoires que nous racontons aux générations et au monde, aux organisations et organismes internationaux qui se sont intéressés et se sont penchés sur les droits de l'être humain, sur sa vie et sa dignité.

De plus, cette douleur ou ces douleurs permanentes, même racontées aux ouïes vives et conscientes, leur demeurent éloignées, à moins de les avoir vécues réellement, dans leur chair et leurs sentiments, à moins d'y avoir goûté si on peut dire, car la souffrance et la douleur ne peuvent être ressenties que par celui qui souffre et qui endure le mal. Mais nous racontons et parlons, probablement pour que certains ou bien tous puissent participer à notre tourment, partager nos peines et en être affligés, brûler d'affection pour nous, et transformer cela en mobile pour nous soutenir et nous aider, et agir pour notre liberté.

**Le prisonnier Jum'a Tayeh**

**Prison du Naqab**

## Bosta

Que personne ne s' imagine que je parle de Boston, l'Etat américain, ou du quotidien « Jerusalem Post ». Non, je parle de la bosta, ce terme par lequel les prisonniers palestiniens désignent le car, le bus ou la voiture qui transporte le prisonnier ou un groupe de prisonniers de la prison vers un lieu donné, mais qui n'est semblable à aucun car ou voiture, car elle est dépourvue de couleurs et de teintes, à l'exception de la couleur du fer.

La bosta qui transporte les prisonniers palestiniens est une masse de fer creuse, une maison en fer avec des barreaux ayant la forme d'un car qui a des roues. A l'intérieur de ce car en fer, des chaises également en fer rassemblées deux par deux, pouvant contenir 26 prisonniers ou même plus. La seconde section de la bosta est formée de cellules individuelles, plus quelques bancs pouvant contenir 10 prisonniers. La partie « bancs » ferme la première section de la bosta, et dans la seconde, se trouve une fenêtre étroite percée de petits trous qui ne dépassent pas 1 cm. Si tu regardes vers l'extérieur en espérant admirer un joli paysage naturel, ou des gens, ou la vie, tu ne réussiras pas à cause de l'étroitesse des trous et la vitesse de la bosta.

Par-dessus toute cette masse de fer accumulée autour de toi, dessus et dessous, sur ta droite et sur ta gauche, derrière toi et devant toi, malgré tout cela, tu as également les mains et les pieds enchaînés par le fer, tu ne peux ni t'asseoir ni te mouvoir librement, tu ne peux être à l'aise.

Parfois, certains « lionceaux » (enfants) ou jeunes, souples ou agiles, parviennent à s'asseoir de biais sur la chaise et peuvent voir la vie, avec son air, sa verdure, et ses couleurs printanières, ou bien voir ce qui leur évoque la vie, et leur rappeler qu'il y a d'autres gens présents dans cette vie. Tu sors de prison et dès que tu montes en bosta (car), tu as les mains et les pieds enchaînés. Même au tribunal, les pieds sont entravés par des menottes tranchantes : si tu tends le pied, bouge par erreur ou fais un mouvement qui dépasse la distance des menottes, elles te blessent et te serrent, et ton sang coule. Leur trace et la douleur qu'elles occasionnent ne disparaissent que plusieurs jours après le retour du voyage en bosta. Tu es cerné par le fer, d'une nuit à l'autre, 20 heures ou plus parfois, comme tu es cerné par la faim, la soif, l'étroitesse, la privation et l'humiliation. C'est comme si les cœurs qui gisent dans les poitrines de ces soldats sont devenus comme le fer, ou même plus durs.

Chaque fois que je monte en bosta, déplacé d'une prison à une autre, je me souviens du roman écrit par Ghassan Kanafani, « des hommes sous le soleil », qui furent liquéfiés par la chaleur du soleil et qui ont commencé à cogner contre les parois de la

citerne. Ghassan Kanafani entendait dire que ces hommes, en cognant sur les parois de la citerne, avertissaient les Arabes et les musulmans, et les consciences libres, qu'il fallait nous sauver avant qu'il ne soit trop tard, avant d'être fondus et que nos os soient liquéfiés sous les rayons du soleil brûlant, ou sous les fouets des bourreaux. Nous autres, les habitants de la bosta, les passagers de ce car en fer, nous cognons contre les parois des geôles et de la bosta, avant qu'il ne soit trop tard.

Toute cette ferraille, ces masses de chaînes et de menottes et ce qui t'entoure ne dispensent pas d'avoir des accompagnateurs, des soldats équipés par toutes sortes d'armes sophistiquées, avec casques et boucliers, lunettes et bâtons en platine solides, conçus spécialement pour réprimer les prisonniers. Ils se ruent sur eux en les frappant sauvagement si nécessaire, alors que la cause est souvent et même la plupart du temps, insignifiante et dénuée de toute logique.

Ainsi, tu es accompagné, en plus des soldats, par des chiens entraînés et muselés, installés eux aussi dans des cages en acier attachées par une chaîne en fer, et qui aboient à la vue d'un prisonnier. Les chiens les comprennent, ils échangent entre eux un langage perfectionné de signes, ou quelques paroles, et les chiens se répondent mutuellement. Ils ont réussi à s'entendre avec les chiens, mais ne peuvent s'entendre avec les humains, ni avec les prisonniers car, au fond, ils ne le veulent pas. Ils n'échangent avec les prisonniers que par le langage du fer, de la violence, de la répression et de la terreur.

Des cars et véhicules policiers accompagnent la bosta qui transporte les prisonniers, par devant et par derrière, pour la garder et la surveiller. Ils sont chargés de toutes sortes d'armes et transportent des soldats équipés et armés.

La bosta, ce qui s'y trouve et ce qui l'entoure, représente le sommet des réalisations sécuritaires issues de la mentalité sioniste, relative à la précaution, la prudence, la phobie et l'obsession sécuritaires. La bosta est passée par de nombreuses phases avant d'arriver à ce stade d'évolution, des couches de ferraille solide entassées les unes sur les autres. Il est probable que si cette mentalité ressent la nécessité de développer et de s'adapter à son époque, son cerveau innovera encore plus, et prendra des mesures encore plus précises et adaptées aux circonstances.

Directeurs des prisons et officiers de l'administration pénitentiaire tiennent parfois des séances de dialogues et de discussions. Lorsque nous avons réclamé nos droits et pratiqué notre droit à la grève de la faim, et défendu notre droit à une vie digne, ils ont commencé par dire que les prisons d'« Israël » sont les meilleures du monde, et les ont comparées aux prisons des Etats-Unis, de la France et de l'Allemagne, ou bien celles des Etats arabes, sur la base que les prisons « israéliennes » accordent des droits entiers aux prisonniers et captifs. L'un d'eux est même allé jusqu'à nous dire, lors d'une de ces séances, qu'il s'était rendu avec une délégation d'officiers, à certaines prisons en Europe, et qu'ils en ont emprunté de nombreux moyens de consolidation,

et les ont appliqués aux prisons « israéliennes ». Les prisons « israéliennes » ou les bostas sont donc la quintessence d'une grande et longue expérience menée en Occident, tout en ajoutant cependant le trait « israélien » afin qu'elles soient aussi implacables que possible. Il faut noter cependant une différence entre les prisonniers palestiniens et les autres prisonniers dans le monde. Les prisonniers aux États-Unis et en France sont (pour la plupart) des prisonniers de droit commun, détenus pour vol, brigandage, consommation ou trafic de drogue, alors que pour les prisonniers palestiniens, la cause, même si ses formes et ses apparences varient, reste nationale, une défense de l'être humain et de la terre. La différence est grande entre celui qui cherche de l'argent par le vol, le brigandage ou l'exploitation, et celui qui cherche une patrie qui a été occupée avec l'aide et le soutien à l'occupant sioniste par l'argent du monde.

## L'Etat de fer et l'homme de fer

Depuis que l'entité sioniste s'est installée sur la terre de Palestine, elle a été fortifiée par le fer. Après sa fondation, elle a lutté pour mettre en place son projet nucléaire (la centrale nucléaire) à Dimona, dont elle a continué à dissimuler l'existence pendant des dizaines d'années. Ce projet fut dévoilé par (Mordechai) Vanunu, qui fut kidnappé d'un pays européen et détenu pendant 18 ans dans une cellule individuelle, accusé d'avoir dévoilé des secrets liés à la centrale nucléaire. Il en est sorti en 2005 et s'est converti au christianisme, il s'est mis à parler anglais et a abandonné l'hébreu, refusant tout ce qui le liait à l'entité sioniste, Etat, langue, idées, peuple et religion.

Dans les années 40, Jabotinsky, un des dirigeants sionistes ayant joué un rôle dans la fondation de l'entité sioniste, considéré par le parti du Likoud comme étant son père spirituel et à l'origine de sa voie sanglante, a proposé l'érection d'un mur de fer, non au sens matériel du terme, mais au sens figuré, signifiant la construction d'une puissante armée qualitative, entraînée et capable d'écraser toutes les armées arabes, si un jour ces dernières décidaient d'attaquer l'entité sioniste.

Par cette théorie, Jabotinsky espérait assener la défaite morale des armées et des peuples arabes, en les poussant vers la conviction qu'ils ne peuvent percer le mur de fer, ni entraîner la défaite de l'ennemi sioniste. Il cherchait à les décourager totalement. Ce plan stratégique renfermait des manœuvres tactiques, comme les frappes préventives, ou l'anéantissement de la force de l'adversaire, et à les distraire par leurs propres affaires pendant un moment, le temps que le soldat sioniste soit capable de se réorganiser à nouveau, en vue de la prochaine guerre.

L'ennemi sioniste a continué, que ce soit au niveau de l'armée et de la direction politique et sécuritaire, à alimenter cette entité par le fer, jusqu'à devenir celle dont les dépenses sont les plus élevées pour sa sécurité, ses armes et l'entraînement de son armée. L'entité s'est distinguée de même dans la construction militaire, et a accumulé de gains énormes grâce à ses industries. Elle a même financé toutes les zones de tension dans le monde. Elle a favorisé, en même temps, la guerre entre différentes parties et dans plus d'un pays, en Irak, en Syrie, en Somalie, au Yémen, en Ethiopie, au Soudan et dans quelques pays des Balkans.

L'entité sioniste continue à cerner son armée, ses villes et ses colons par des murs, des barbelés et des murs électroniques, ainsi que par des colonnes de chars, de véhicules à chenilles et de bulldozers (D9), et des armes automatiques, et par toutes sortes d'avions dans les airs, et différents sous-marins et navires de guerre. Jusqu'à ce jour, l'ennemi sioniste applique la théorie de Jabotinsky.

Le saint Coran parle des « fils d'Israël », de leur caractère, leur mentalité et indique comment les combattre : « Tous ne vous combattront que retranchés dans des cités fortifiées ou derrière des murailles. » (Al Hashr, 14). Ainsi, se matérialise un aspect visible de la nature de l'entité sioniste et de sa vérité.

L'ennemi sioniste, son armée, son Etat, son peuple, ses colonies et ses prisons, sont entourés de fer. S'il veut construire des maisons, des aéroports, des terrains de jeux ou des villes, il pense d'abord au fer, aux barbelés de fer et aux constructions sécuritaires.

C'est vraiment un Etat de fer, celui qu'il produit, qu'il exporte, qu'il fait fondre pour produire les balles projetées sur notre peuple à Gaza « Hashim »<sup>1</sup>, et avec lequel il équipe son armée, pour envahir la Cisjordanie lors de l'opération « remparts » et autres opérations.

Quant à l'homme de fer, son histoire est différente de celle de l'Etat. Un de mes amis proches m'a raconté qu'il avait été arrêté, chez lui, à Al-Khalil, la nuit du 17 février 2011. Il fut immédiatement transféré de son domicile, par le biais de la bosta, au centre d'interrogatoire d'Ascalan. Il en était à la troisième arrestation : la première fois, il fut détenu pendant 6 ans, la seconde fois, trente mois de détention administrative, et la troisième fois, il fut emmené pour l'interrogatoire. Il avait avoué lors de la première arrestation, et il décida de ne pas avouer, quelle que soit la férocité de la torture, et quelles que soient les circonstances. La volonté fait effectivement des miracles. Son interrogatoire a duré 52 jours, dont 28 sans arrêt. Ce qui signifie rester en position de « shabah », ligoté à une petite chaise, de jour et de nuit, soit 23 heures, car il lui est permis de dormir et de se reposer pendant une heure.

Finalement, il sort de l'interrogatoire sans dire un mot. Cela fut pris pour une victoire, malgré la minceur de l'accusation, mais c'était une véritable victoire. Dans les geôles de l'interrogatoire, le prisonnier ne possède que la foi, la conscience et la volonté. Eux, possèdent tout, les moyens et la capacité de torturer, l'expérience et les manières de terroriser et d'appâter.

Cette durée, proche de deux mois, était entrecoupée de séances de discussions intellectuelles, politiques et scientifiques, à propos de l'Islam, l'histoire, la question palestinienne, l'occident et les découvertes scientifiques. La durée de l'interrogatoire n'était pas entièrement consacrée aux « shabah » et aux coups. Parfois, le prisonnier oubliait qu'il se trouvait devant un instructeur, ces instants lui donnaient probablement un peu de force pour poursuivre, résister et refuser d'avouer ; ces instants le façonnaient et développaient son expérience et sa capacité à connaître encore plus son ennemi, ou alors le contraire.

---

<sup>1</sup> Gaza Hashim, appellation populaire, en référence à l'histoire, de la bande de Gaza (NT).

Au cours des séances d'interrogatoire, un instructeur qui paraissait dénué de force physique et morale, entra dans la pièce. Il avait la trentaine, son aspect était très ordinaire et presque insignifiant. Pour cela, le prisonnier ne lui prêta aucune attention et le regarda probablement avec dérision. L'instructeur le réalisa et lut cette pensée dans les yeux du prisonnier. Il lui dit : « celui dont tu te moques et que tu regardes avec dérision est un homme de fer », en parlant lui-même. Le prisonnier ne fit pas attention au terme (homme de fer), car il pensait que l'instructeur se moquait, il ne paraissait pas avoir les signes de la corpulence parfaite, son poids ne devait pas dépasser les 70 kg.

L'instructeur ajouta : « tu sais ce que signifie l'homme de fer ? » Le prisonnier ne broncha pas, car il ne savait pas. L'instructeur dit : « ce n'est pas celui qui lève les poids lourds ni celui qui a un corps musclé. L'homme de fer est celui qui court 40 km sans s'arrêter, qui nage 4 km, et qui fait 80 km à bicyclette ».

Ces informations scientifiques sont correctes. C'est ainsi qu'on mesure l'homme de fer. Il ne devient un homme de fer que s'il atteint ces performances. Il n'est pas nécessaire qu'elles se réalisent le même jour, mais la condition est qu'il devra réaliser ces performances sans s'arrêter.

Après avoir longuement regardé l'instructeur et scruté ses traits, pour s'assurer que l'être humain n'est pas un corps et que sa force ne tient pas à sa corpulence, le prisonnier profita de cette expérience. Lorsqu'il sortit de l'interrogatoire vers la prison, il essaya d'atteindre la performance de l'homme de fer, dans sa première phase. Il courait une heure, ou une heure trente parfois, soit 20 kms, la moitié de la distance voulue. La lutte, au cours de l'interrogatoire, s'était déroulée entre l'homme de fer et le fer qu'il possède, et le prisonnier, le détenteur d'une volonté d'acier, qui a fait fondre le fer, et qui est restée intacte. Rien ne bat le fer que le fer.

Le profit qu'en a tiré le prisonnier dans les geôles de l'interrogatoire, sur les plans moral, psychique ou dans la vie, égale la lecture de centaines de livres. Celui qui résiste à l'interrogatoire, qui patiente, qui n'avoue pas et qui mène cette bataille de manière consciente, est capable de résister dans d'autres batailles, contre la pauvreté, la maladie, les crises sociales et politiques, l'abatement au cours des traques, contre la faim, et lors de la grève de la faim.

La séance d'interrogatoire est un stage condensé qui te permet de te hisser vers les tâches et les responsabilités les plus difficiles, pour occuper les postes les plus dangereux et les plus sensibles, si elle est menée de manière sage, avec conscience et perspicacité, et un cœur rempli d'espoir, d'optimisme, de joie, et une forte volonté.

## Entre joie et douleur

Les prisonniers se rencontrent dans la bosta. Ils viennent de l'extrême nord, de Gilboa, Shatta ou Meggido, ou l'extrême sud, Naqab, Nafha, Ramon, Beer Saba, en passant par le centre, Ramleh, Haddarim puis Ascalan.

Les prisonniers se rencontrent, ils viennent de tous les directions et appartiennent à toutes les formations (politiques), Fatah, Hamas, Jihad, FPLP, FDLP, Initiative ou indépendants, et ceux qui n'appartiennent à aucun parti.

Ainsi, les plus âgés rencontrent les moins âgés, le vieux rencontre l'enfant âgé de moins de 15 ans, les jeunes rencontrent ceux de leur génération, les malades les non malades, le prisonnier la prisonnière, bien que les prisonnières soient isolées dans la bosta, étant séparées par une pièce métallique, comme dans la prison ou les tribunaux.

Dans la bosta se rencontrent les fils de la patrie, de toutes les villes, tous les villages et les camps, d'al-Khalil au sud, de Jénine et Tulkarm au nord, en passant par al-Quds, Ramallah et Nablus, et la Cisjordanie rencontre les Palestiniens de l'intérieur occupée et la bande de Gaza.

Toute la Palestine se réunit dans la bosta, et se fondent le lieu et le temps. Mais les visages reflètent la différence quant à la destination, chacun d'eux a une destination et va dans une direction.

Celui-ci est transféré d'une prison à une autre. L'autre se dirige vers le tribunal, et il en revient avec des dizaines d'années ou des perpétuités, ou moins que cela. Celui-là va vers ce qui s'appelle hôpital pour l'auscultation ou pour subir une intervention chirurgicale. Celui-ci part pour un recours, ou pour confirmer la peine, et celui-ci pour l'alléger après des années de prison. Et à cet autre, emmené dans la bosta, on lui annonce qu'il est là par erreur, il revient exténué, physiquement et moralement.

Dans la bosta, tu rencontres les prisonniers de droit commun, que l'ennemi sioniste détient sur la base de vols, meurtres, violation de la loi, attaques et autres.

Dans la bosta, se matérialise toute une société, la carte de la patrie se dessine. La Palestine géographique est là, et rencontre la Palestine politique, ainsi que la Palestine sociale.

Les conversations, discussions et dialogues entre les prisonniers traitent de la situation dans les prisons, des douleurs de chaque prison, les prisonniers échangent leurs opinions, rencontrent les amis, les personnes chères et les connaissances.

Les prisonniers de droit commun affichent leur admiration envers les prisonniers sécuritaires, ils les regardent avec respect, estime et admiration, car ils entendent et voient que la vie des prisonniers sécuritaires est organisée, rangée et édifiée sur les liens nationaux. Ils ont des représentants face à la direction carcérale, ils étudient et s'inscrivent dans les facultés. Ils les envient à cause de leur forte personnalité et du modèle exemplaire qu'ils matérialisent face à l'occupant. Beaucoup souhaitent devenir des prisonniers sécuritaires et vivre leur vie. Contrairement à la vie des sécuritaires dans la prison et la bosta, la vie des prisonniers de droit commun est marquée par l'individualisme et l'égoïsme, la consommation des drogues, la désorganisation et l'absence de vie sociale. En quelques mots, le prisonnier de droit commun est dépourvu du moindre sens de responsabilité, il ne peut être qu'ainsi. Dans la bosta, le sécuritaire rencontre le droit commun, et ils sont soumis au même traitement de la part des forces et des unités répressives de la bosta. C'est probablement l'instant où se rejoignent les sentiments humains entre les prisonniers, tous ensemble, dans la haine et l'aversion de ceux qui sont armés jusqu'aux dents.

Ce qui nous dérange, lorsque nous rencontrons les prisonniers de droit commun, est qu'ils ne réalisent pas leurs intérêts. Ils fument le hashish sans tenir compte de notre présence, ils sont influençables et changent leur comportement. Il y a aussi la fumée, l'anarchie, les cris, les injures et les problèmes qu'ils inventent et suscitent les uns envers les autres, et parfois avec les unités du Nahshon<sup>2</sup>, ou avec les prisonniers sécuritaires, ou même avec les passants si la bosta s'arrête dans une rue ou à une station pour une raison quelconque. Ces esclandres sont parfois le fait de prisonniers sécuritaires, cela arrive, mais ces problèmes restent rares. D'une manière générale, l'ambiance au sein des passagers de la bosta est marquée par l'entente, l'harmonie, la compassion, l'engagement et le partage des opinions, des propositions et des conseils.

Dans la bosta, le prisonnier palestinien goûte à toutes sortes de douleurs et de privations. La faim lui coupe les intestins, jusqu'à ce que nous nous révoltions et cognions, avec nos mains menottées, les murs de la bosta. Nous voulons un morceau de pain ou un peu d'eau, nous devenons affamés, mais ils ne font pas attention à nous, ni ne s'inquiètent à notre sujet. Et quand l'un d'eux répond après plusieurs heures, l'estomac du prisonnier est passé au stade du vomissement du sang et de l'amertume, par manque d'alimentation, qui s'ajoute à la fatigue, la pression psychique et le manque d'air. Tu peux à peine respirer l'air frais, alors que nous sommes serrés les uns contre les autres dans cette boîte métallique.

Nous ressentons la soif et nos gorges sont asséchées, ils ne nous permettent pas de prendre des bouteilles d'eau, et notamment pendant l'été. Comment cela peut-il être

---

<sup>2</sup> Nahshon : forces sécuritaires spéciales ayant pour tâche de transférer les prisonniers, mais elles ont d'autres tâches parfois, comme les fouilles connues pour leur bassesse (NA).

lorsque quarante prisonniers sont entassés dans un bus entièrement métallique, où l'air n'entre que par des petits trous, et où il n'y a pas de ventilateur. Aux mois de juillet et d'août, la température atteint les 40°C.

Nous ressentons le froid mordant, nous nous asseyons sur du métal, enchaînés par du métal. Une des particularités du fer est qu'il amplifie le froid, et ce froid pénètre jusqu'aux os. Avec la répétition de ces bostas compactes et figées, les maladies se propagent parmi les prisonniers, des os fragilisés, des muscles atrophiés, des défections des appareils digestifs et autres. Avec le temps, l'instabilité de la santé du prisonnier prend le pas sur tout le reste, tu peux à peine profiter d'une bonne santé, être satisfait ou en paix.

Nous voyons la barbarie sioniste se matérialiser dans le comportement des unités du *Nahshon*, des garde-frontières, de l'armée et toutes les autres structures, chargées du transfert des prisonniers. Tu assistes à la barbarie, la sauvagerie, les brutalités, les cris, les menaces de coups, les provocations, l'étalage des muscles et de la force devant ces humains isolés et enchaînés par des menottes. Nous assistons à des tentatives répétées d'offenser et d'humilier les prisonniers, les terroriser, casser leur volonté et leur psychisme et détruire leur moral par le biais des fouilles répétées, en faisant passer les appareils de magnomètres<sup>3</sup> et les détecteurs<sup>4</sup>, en dérangeant leurs affaires, ou en les démolissant, en criant, hurlant, insultant, en multipliant les punitions par l'enfermement, les contraventions ou la dissuasion sur le terrain. Combien de cas ont été descendus de la bosta rien que pour les agresser.

---

<sup>3</sup> Appareil de détection des métaux qui est passé sur le corps. Les prisonniers le dénomment « zanana » (NA).

<sup>4</sup> Appareil électrique pour examiner les bagages. (NA).

## Une boule de glace et une figue de Barbarie

Il y a des événements que le prisonnier ne peut oublier, ils sont exceptionnels, situés hors du temps et de l'espace, étranges. Ils peuvent même produire un choc. Combien d'étranges événements ont-ils eu lieu dans la prison ou la bosta ? Le prisonnier a du mal à les croire, alors qu'ils sont très ordinaires pour les gens ordinaires et libres, car ils sont simples, très simples même. Mais pour le prisonnier, ils restent étranges, il en fait une histoire, un récit. Les jours passent et il continue à en parler aux amis, lorsqu'il revient en prison.

Le prisonnier qui ressent la privation tout au long de l'heure et de l'instant, s'étonne de toute chose. Il devient parfois un enfant qui se réjouit de la moindre des choses, ou qui se fâche pour la plus futile, non pas parce qu'il a un petit cerveau ou un cerveau enfantin, mais parce qu'il a été placé dans un endroit suspendu, dans un monde spécial qui a ses lois, sa nature et sa réalité, et que lui ont été imposées des coutumes et des habitudes et une culture précises, qui l'obligent à réfléchir de telle ou telle manière.

Le prisonnier est parfois un enfant, qui s'étonne rien qu'en voyant une personne de son village à la télévision, ou un paysage naturel, ou un plat bien cuisiné, ou toute autre chose, quelle que soit son importance.

L'auteur du livre « le monde du soufi » (Jostein Gaarder) dit que les philosophes et les enfants partagent la qualité de l'étonnement. Tu vois l'enfant questionner et demander des explications sur toute chose qu'il voit étrange, il veut savoir et questionne à propos des phénomènes de l'univers, des phénomènes humains, sociaux ou autres. Il en est ainsi pour les prisonniers qui s'étonnent sans y croire.

C'était en 2002. Dans l'une des bosta, alors que j'attendais mon retour à la prison d'Ascalan, dans le « mi'bar »<sup>5</sup> de Ramleh, où on nous laissait pendant trois ou quatre jours, arrive l'employé chargé de la distribution des rafraîchissements. Il nous donne le déjeuner plus une boule de glace. Nous demandons : « est-ce à nous ? Tu t'es probablement trompé, la glace est pour les prisonniers de droit commun, et nous sommes les sécuritaires qui en sommes privés ». Ils ne nous en donnent pas dans les cantines, et la glace est un produit interdit, au regard de la direction des prisons, car elle procure une sorte de bien-être et de plaisir, et ils ne veulent pas que nous ressentions cela. L'employé dit : « c'est pour vous, ils m'en ont donné un certain

---

<sup>5</sup> Lieu consacré à rassembler les prisonniers de toutes les prisons, en attente de les déplacer ailleurs, en bosta. Le « mi'bar » principal se trouve dans la prison de Ramleh (NA).

nombre à distribuer à toute personne se trouvant dans le mi'bar, sans tenir compte de votre statut ».

Bien que la boule de glace était du genre ordinaire, et pas fameux, malgré cela, nous l'avons dégustée avec plaisir, et nous avons réalisé à ce moment que nous étions hors de la prison. La boule de glace gelée a réduit la sensation de chaleur de la prison et de la carcasse de la bosta. Je me rappelle ce jour-là et cet instant, qui ne s'est jamais renouvelé malgré les treize années passées depuis.

Une autre fois, ils nous ont remis, avec le déjeuner, une figue de Barbarie. Quelle vue agréable et quel goût succulent ! Je voulais la garder et la ramener avec moi à la prison, mais j'ai crainé qu'elle ne s'écrase, ne se perde ou se gâte, à cause de la chaleur. Je l'ai mangée. Et depuis ce jour, ils n'ont eu aucun geste de générosité à notre égard, en nous donnant une figue de Barbarie. Ils ont peut être calculé qu'elle nous procurait de la patience (sabr<sup>6</sup>) si nous goûtons à ce joli fruit agréable et succulent. Ils ne nous donnent, par exemple, ni la figue de Barbarie, ni la grenade, ni le melon, ni la pastèque, ni des mûres, tous ces fruits, sauf exceptionnellement, et quand cela est, ils sont de mauvaise qualité, après la fin de la saison. La figue de Barbarie et la figue, ils ne nous autorisent pas à les acheter, même de notre compte (« Par le figuier et l'olivier ! Et par le Mont Sinin » ! Le Figuier, 1-2) La figue et l'olive demeurent à jamais dans cette terre, elles poussent dans toutes sortes de terrain et supportent les changements du temps. Elles poussent dans les déserts rudes et secs, et dans les montagnes, les vallées et les plaines, elles restent vertes en été et en hiver, et ne sont influencées ni par les facteurs naturels, ni par les actes des humains. Là où tu jettes une figue de Barbarie ou un fragment, il en pousse, puis devient un arbre, le cactus, et porte des fruits, il reste debout, se défendant par ses épines contre son ennemi qui essaie de l'arracher, de l'effacer ou de le détruire.

Après avoir appris les caractéristiques du cactus, j'ai regretté de n'avoir pas pris la figue de Barbarie avec moi à la prison pour la partager avec mes frères. J'ai compris qu'elle se refuse à fondre, et parce qu'elle est notre produit, elle peut supporter, elle est plus solide et plus jolie. Quant à la glace, qui est leur produit, elle fond rapidement, car elle est rapide et fragile, et n'a pas de racines.

---

<sup>6</sup> En arabe, la figue de barbarie s'appelle «sabbar » ou « sabr », qui veut dire patience (NT).

## Une libération par erreur

### Les martyrs Na'man Tahayné et Saleh Tahayné

Les accords d'Oslo ont profondément bouleversé la vie des prisonniers. Ils ont eu beaucoup d'effets négatifs, le plus important étant que les prisonniers inclus dans les accords n'ont pas été tous libérés, ni les prisonniers qui avaient été condamnés à de lourdes peines ou à la perpétuité, ayant été accusés d'avoir tué ou blessé des soldats de l'occupation.

En 1995, la direction carcérale transfère les prisonniers palestiniens des prisons situées en Cisjordanie et dans la bande de Gaza vers les prisons situées dans l'intérieur palestinien<sup>7</sup>. Les prisons de Ramallah, Nablus, Jénine, al-Khalil, Dhahriyyé et Fari'a ont été vidées et les prisonniers transférés vers Ascalan, Nafha, Saba' et Naqab. Ensuite, de nouvelles prisons ont été construites comme Ramon, Gilboa, Eshel dans Beer Saba', après le déclenchement de la seconde Intifada, en vue de contenir, dans ces prisons fortifiées, les milliers de prisonniers.

En 1995, étaient enfermés dans la prison de Junayd des prisonniers considérés comme étant les plus dangereux du point de vue sécuritaire. Il s'y trouvait ceux qui étaient lourdement condamnés, et parmi ceux-là, le martyr Saleh Tahayna, condamné à 30 ans de prison, mais aussi le martyr Nu'man Tahayna, condamné à trois ans. Tous les deux étaient du même village, Silat Dhahriyyé, dans la province de Jénine. Tous les deux appartenaient au mouvement du Jihad islamique, et à la même famille, mais ils ont été tués à des moments différents. Saleh a été tué en 1996, quelques mois après s'être échappé de prison, et Nu'man a été assassiné en 2004 en plein centre de Jénine.

Au courant des transferts qui vont avoir lieu de la prison de Junayd vers les autres prisons sionistes, ils s'accordent pour échanger leurs noms : Saleh devait être transféré à la prison de Nafha, et Nu'man à la prison du Naqab, car devant être libéré un an plus tard. Quant à Saleh, étant donné qu'il lui restait encore vingt ans de prison, il ne pourra être transféré à la prison du Naqab, où étaient détenus les prisonniers aux condamnations légères, et qui n'avaient encore que quelques années à passer. Nu'man propose à Saleh de le remplacer pour être emmené vers la prison de Nafha, pendant que Saleh irait à la prison du Naqab, en échangeant leurs noms. L'aventure était risquée, car la découverte de la supercherie lui fera payer le prix. En effet, dès que l'échange fut découvert, il a été emmené à l'interrogatoire et condamné à une année supplémentaire de prison. Dans la prison du Naqab où il est arrivé, Saleh

---

<sup>7</sup> Palestine occupée en 1948, désignée par « intérieur palestinien » (NT).

reste près de vingt jours à se cacher et à dissimuler son identité, notamment devant l'ennemi. Il est resté ainsi pendant cette période, et s'est mis d'accord avec un autre prisonnier, Amer Zayoud, qui devait bientôt être libéré, pour sortir à sa place. Lorsque les prisonniers qui avaient aidé Saleh se sont assurés qu'il était arrivé sain et sauf, sans avoir été découvert, ils disent à Amer de réclamer sa libération. Le prisonnier Amer Zayoud réclame effectivement sa libération, il se rend chez un officier en lui disant qu'il n'a pas été libéré à la date fixée. L'officier lui dit : « nous avons libéré aujourd'hui un jeune du nom de Amer Zayoud ». Amer répond : « Amer, c'est moi, je suis là devant toi ! ».

Prise de folie, la direction de la prison comprit alors qu'elle avait libéré la mauvaise personne. Saleh Tahayna était libre. Amer a été convoqué à l'interrogatoire, ainsi que Nu'man qui a été condamné à une année supplémentaire. Les différents appareils sécuritaires, les renseignements, leurs forces et leurs renforts se mettent à la recherche de Saleh Tahayna, qui a exécuté une opération de fuite bien ficelée, et qui est parvenu à égarer les appareils de l'administration carcérale. Saleh, recherché, est resté pendant six mois ou plus à se déplacer d'un endroit à l'autre et d'une ville à l'autre en Cisjordanie.

Il a vécu dans des circonstances sécuritaires très difficiles. D'une part, les appareils sécuritaires de l'Autorité palestinienne voulaient prouver leur présence, leur efficacité et leur maîtrise du terrain en Cisjordanie, alors qu'ils étaient en cours de formation et débutaient leur tâche. D'autre part, les appareils des renseignements sionistes ont consacré tous leurs efforts pour retrouver le prisonnier recherché Saleh Tahayna. Au cours de cette période, le nombre des militants traqués n'était pas aussi élevé, ils se comptaient sur les doigts. Le combattant Saleh Tahayna a vécu des moments extrêmement difficiles, car le soutien était rare, étant donné les circonstances difficiles et les précautions extrêmes qui devaient être prises.

L'occupant n'a pu le ramener en prison, malgré les recherches de jour et de nuit, ni l'assassiner directement par une balle tirée par ses forces spéciales ou ses soldats, mais il lui a envoyé des traîtres pour le tuer et le liquider. Le héros martyr Saleh a été retrouvé dans un appartement de Ramallah, assassiné, ayant été brûlé, poignardé et pendu. Il semble que le martyr ait découvert son assassin et essayé de se défendre par ses griffes, son âme et son corps désarmé. Il a succombé en martyr, assassiné par de vils traîtres qui ont vendu leur âme au prix le plus bas. Jusqu'à présent, personne ne sait qui a commandé l'assassinat du martyr Saleh, et l'histoire de son martyre reste imprécise. L'Autorité palestinienne a arrêté, ce jour-là, quelques personnes qu'elle a interrogées, sans parvenir à la vérité, ou du moins, mes compagnons et moi-même, et les amis de Saleh, ne connaissons pas l'identité du traître qui a tué Saleh Tahayna.

En 2004, Nu'man a, lui aussi, été assassiné, après une traque de plusieurs années. L'assassinat du martyr Nu'man Tahayna est une grande perte pour le peuple palestinien et le mouvement du Jihad Islamique. Personnalité remarquable, il était un penseur parfaitement cultivé, perspicace et profond, ayant de larges connaissances, et extrêmement modeste. Il n'aimait pas apparaître dans les médias, bien qu'il en était digne, et sa bibliothèque était itinérante. Il n'a laissé à ses enfants que ses livres, son parcours radieux et sa bonne réputation.

## Méditation

Nul ne connaît la bosta hormis celui qui s'est retourné sur ses sièges métalliques, qui a goûté à son froid et son chaud, celui dont les narines ont été obstruées par son odeur nauséabonde, qui a étouffé par ses poussières, son étroitesse et son humidité rigoureuse. Ainsi, la bosta est une histoire, un conte, un récit, une douleur, des murmures, des sanglots et des cris.

La bosta, c'est comme si tu étais emmené vers la mort, et tu regardes ; la bosta, c'est guetter et attendre, tu attends l'instant où finit la promenade afin que tu descendes n'importe où, ou dans une cellule, une cage, une prison, ou une pièce d'attente, le « *hamtanah* »<sup>8</sup>, car tu y seras mieux, mille fois mieux que d'être dans la bosta. Tu ressens au moins un peu d'humanité, tu peux faire tes besoins, tu bois de l'eau, tu es délié, même un peu. Tu trouveras peut-être un morceau de pain que tu peux manger pour alléger les douleurs de ton estomac qui crie famine, tu te reposes, tu respires, tu fais bouger tes mains endolories, qui étaient attachées pendant plus de dix heures, tu marches quelques pas, la chaise a laissé ses traces sur ton corps, en attendant la prochaine bosta, ou pour poursuivre avec la même.

La bosta est l'obsession des prisonniers. Combien de prisonniers ont renoncé à se faire soigner, et combien ont refusé de se faire ausculter ou de se faire opérer dans les hôpitaux, uniquement pour éviter la bosta, avec ses souffrances et ses difficultés.

...

Combien de prisonniers ont précipité le moment de clore leur dossier, et ont dû être condamnés à de lourdes peines, ayant préféré en finir avec la bosta, et refusé les fréquents voyages aux tribunaux, via la bosta.

La bosta : un processus de mort lente. On te fait ressentir que tu es esclave, tu vois ces soldats super armés, et tu es là, dénudé et alourdi par les chaînes aux mains et aux pieds, comme si tu vivais à l'époque des maîtres et des esclaves, ceux qui étaient vendus dans les pays d'Europe, et qui venaient des profondeurs de l'Afrique noire, ou bien ceux qui sont morts par milliers sous les fouets des bourreaux, alors qu'ils portaient les lourds blocs de pierre pour construire les pyramides d'Égypte. Ces pyramides ont été construites sur les crânes et avec les crânes des esclaves, les pierres leur brisaient les os. Les pyramides ont été construites au détriment de l'être humain, de son âme, de sa dignité et de son sang versé.

---

<sup>8</sup> En langage hébreu, "attente", l'endroit spécial pour attendre la bosta (NA).

Ainsi est la bosta, elle construit l'entité sioniste et l'élargit au détriment du peuple égorgé.

Mais ce qui nous soulage, nous les passagers de la bosta, c'est le fait que nous avons de la volonté, et la bosta ne nous a pas tués comme sont morts ces esclaves. Elle a, au contraire, accru notre haine envers eux, et approfondi notre conscience de leur réalité. A l'inverse, elle a accru notre amour pour notre terre, notre peuple et notre patrie.

La bosta, tu ne sais pas si tu es résident ou voyageur, tu hésites et tu te troubles, des jours et des nuits, des semaines et même des mois, tu demeures dans la bosta, et même des années, au cours desquelles la bosta te déplace, et tu ne sais où se trouve le lieu de la stabilité.

La bosta, la douleur permanente et le mal continu, les souffrances sont partagées par ses passagers, en fonction de leur condamnation, leurs trajets et leurs transferts.

## Une étrange excursion vers la Mer Morte

Les renseignements sionistes utilisent tous les moyens, la terreur ou la séduction, pour obtenir des aveux du prisonnier palestinien, détenu dans les souterrains des interrogatoires, en application de la théorie machiavélique : le but justifie les moyens.

Pour eux le but consiste à obtenir des aveux, et des renseignements, même s'ils sont obtenus par la duperie, le mensonge, la terreur, la séduction, la torture physique, mentale et morale. Combien de prisonniers sont-ils morts en martyrs, à cause des moyens sauvages utilisés par les instructeurs dans les souterrains et les cellules des interrogatoires ?

Combien de prisonniers sont-ils restés des jours et des mois, ne proférant aucune parole et n'avouant pas, et qui ont résisté et tenu bon, de manière légendaire, malgré tous les moyens utilisés pour leur arracher un aveu ?

L'interrogatoire est une bataille entière et globale, et quiconque s'arme de volonté et de conscience remporte la victoire, mais celui qui en est dépourvu peut s'effondrer ou échouer, ou bien avouer partiellement ou totalement.

Beaucoup de faits, d'histoires et de récits, étonnants et étranges, qui se sont déroulés dans les souterrains de l'interrogatoire, sont tristes et douloureux, mais il y a aussi des histoires qui méritent d'être des phares et des exemples à suivre pour les générations futures.

Au début de l'Intifada al-Aqsa, une personnalité palestinienne combattante a été maintes fois emprisonnée, et est demeurée pendant de longues années en prison. Ses cheveux ont blanchi et ses os se sont affaiblis. Cet homme a représenté le Palestinien combattant et modeste, avec une longue expérience de la vie, solide et implacable. Le sort l'a emmené vers les souterrains de l'interrogatoire, à Jalameh, Safad, Ascalan, Moskobiyyé. Les murs de ces prisons le connaissent bien, et à chaque fois, il en est sorti victorieux.

Il ressemble à de nombreux dirigeants et de cadres militants et combattants. Malgré son âge avancé, puisqu'il se rapproche de la soixantaine, il possède une volonté d'acier, il a toujours l'initiative et prend la tête des actions nationales et militantes. En prison, son nom figure tout le temps dans la liste des grévistes de la faim et toutes les actions menées par les prisonniers qui revendiquent leurs droits. Tu le vois inciter les autres, participer ou encourager.

Quand il se retrouvait en interrogatoire, les Renseignements utilisaient tous les moyens, légaux ou illégaux, vrais ou faux, terroristes ou atténués, mais cet homme

n'a jamais baissé les bras, il n'a jamais avoué et ne leur a pas permis de le vaincre. Au cours de l'un des interrogatoires, où se mêlaient la discussion et le défi entre l'officier et ce prisonnier, l'officier des renseignements lui dit : « est-ce que tu avoueras si je te laisse aller à la Mer morte en excursion ? » Abu Hammam Natché, étonné, lui dit : « tu ne peux ni me sortir de ce bureau ni me transférer vers une autre prison ou stopper un interrogatoire, comment veux-tu que je crois que tu peux m'emmener à la Mer morte ? » L'instructeur lui dit : « je te promets que je t'y emmènerai, et demain, si tu me promets que tu avoueras. Abu Hammam lui répond : je te le promets, tout en n'étant pas convaincu que cet instructeur peut le faire. Il a été surpris le lendemain de le voir arriver tôt, vêtu d'un costume officiel et des chaussures neuves, et lui disant : « habille-toi et prépare-toi pour exécuter notre accord, je vais mettre à exécution ma promesse ! » Sur le champ, Abu Hammam s'habille, arrange sa barbe blanche et monte en voiture conduite par des hommes des Renseignements, et à côté de lui, une autre personne. Abu Hammam se retrouve entre deux autres personnes, sur le siège arrière, comme s'il n'était pas prisonnier, dans une voiture civile, et des vêtements civils. La voiture circule normalement, entre les autres, mais Abu Hammam a la main attachée à un des officiers du Renseignement, par des menottes en fer. Ils descendent au parc à Ras el-Ayn, et ensuite ils se dirigent vers le centre d'interrogatoire de Jalameh ou Petah Tikva, ils prennent un café et du jus, et ils disent à Abu Hammam : est-ce que tu es convaincu ou non ? Les gens les regardent comme s'ils étaient des visiteurs ordinaires du parc. Les officiers disent : « nous allons à présent à la Mer morte ». Effectivement, ils se dirigent de Ras el-Ayn vers la Mer morte, et arrivés, ils descendent vers la plage et lui disent : « tu peux maintenant te baigner ». Il n'arrivait pas à le croire. Il a effectivement ôté sa chemise et a nagé en pantalon. Il était extrêmement content malgré la présence des officiers des Renseignements qui l'entouraient. Ils se sont ensuite dirigés vers le casino de Ariha, et ont demandé les mets les plus succulents. Après l'avoir rassasié, ils réclament ses aveux, en lui disant : « c'est à ton tour maintenant de respecter ta promesse ». Il leur répond : « je ne vous ai rien promis, car je n'ai rien à vous dire ». Ils sont devenus fous furieux.

Ces personnes aimables sont devenues, un instant plus tard, des dominateurs impitoyables : ils se mettent à lui crier dessus, à l'insulter, à l'injurier, et ils l'attachent à nouveau, violemment. Ils l'emmènent en voiture du casino vers une prison souterraine, on dit qu'elle se trouve dans la région de Safad. Il s'agit d'une prison pour les interrogatoires militaires, où ils peuvent terroriser les personnes qu'ils soupçonnent avoir quelque chose à dire. Le prisonnier est enfermé dans une cellule sombre, sept degrés sous terre. Il n'entend que les cris et les pleurs feints pour qu'il s'effondre. Le prisonnier qui s'y trouve s'imagine qu'il ne pourra jamais en sortir vivant. C'est dans cette prison que se trouvaient Abdel Karim Ubayd et Mustafa Dirani, qui ont été kidnappés au Liban afin d'être interrogés à propos de l'aviateur sioniste perdu depuis 1986, Ron Arad. Ainsi, fut également emmené vers cette prison

le dirigeant Marwan Barghouty en 2002 lors de l'interrogatoire. Ces cellules sombres ont connu beaucoup de fils de notre peuple palestinien courageux.

La bosta (le trajet) s'est transformé, d'une excursion vers la Mer morte en un parcours en direction des souterrains à Safad. Les Renseignements sionistes utilisent les moyens les plus opposés, afin d'obtenir l'aveu du prisonnier palestinien ; ils se transforment : par moments, ils veillent sur la santé du prisonnier, sur sa vue et ses parents, à d'autres, ils deviennent des incitateurs désirant sa mort, voire l'assassiner, le détruire et le briser.

La bosta a parcouru le trajet de la Mer morte vers Safad. Il semble que cette ville a un nom prédestiné, car ses menottes (safad en arabe) sont dures et innombrables. Que ses geôles sont sombres, et que sont terribles les bostas qui s'y dirigent ! Elle enchaîne les arrivants par ses nœuds, son obscurité et son air pessimiste, et assourdit leurs oreilles par les cris et les crimes de ses bourreaux.

## Le détenu se libère lui-même

Ce jeune homme, noir de peau, habite la bande de Gaza. Il est haut de taille, bien bâti. Il a été condamné à 10 ou 11 ans de prison. Il n'a pu supporter les souffrances et la dureté de la prison, et a tenté maintes fois de s'échapper. Mais qu'il puisse s'échapper de la bosta, avec sa structure métallique hermétiquement fermée, personne ne le croira, même pas les gardiens qui accompagnent les prisonniers lors de leurs déplacements et leurs trajets. Ils n'ont pas compris ce qui s'était passé. Est-il possible qu'un prisonnier s'échappe de la bosta en chemin ? Comment cela a-t-il eu lieu et comment il a été retrouvé ?

Un de ces nombreux jours du printemps 2002, alors que la Cisjordanie et Gaza mettaient le feu sous les pas des occupants, et que les martyrs tombaient par centaines, les blessés et les prisonniers par milliers, alors que les prisons de l'occupation se remplissaient de milliers de prisonniers palestiniens, jusqu'à atteindre les onze milles...

Mohammad Abu Jamous était l'un de ceux qui ont été dirigés vers la prison de Ascalan. Il n'avait pas encore accompli sa première année. Comme nous le savons, le prisonnier arrêté passe un long moment à être traîné devant les tribunaux. Ce n'est qu'à la suite du jugement, qu'il se repose un peu du cauchemar qui s'appelle « bosta ». Le prisonnier Mohammad Abu Jamous était au rendez-vous avec la liberté par le biais de la bosta. Il décide de s'échapper lors de son trajet vers le tribunal. Il a pris avec lui un petit fil de fer et une aiguille pour démonter les menottes, et a décidé d'exécuter cette opération courageuse et intelligente à laquelle personne ne s'attendait, ni les prisonniers, ni les gardiens, ni les gardiens de la bosta.

Ce jour-là, il fut attaché à un autre prisonnier, ce qui veut dire qu'il avait une main libre qu'il pouvait mouvoir, pendant que l'autre était attachée.

Au cours du trajet, près d'un tournant, et alors que la bosta réduisait sa vitesse, le prisonnier Mohammad Abu Jamous se libère subitement de sa chaîne ; il a alors les deux mains libres, il se libère les jambes devant les autres prisonniers étonnés, et notamment ceux qui étaient près de lui. Lorsque la bosta réduit sa vitesse, il sort ses jambes d'abord, par la fenêtre de la bosta, qui ne dépasse pas les 40 cm et qui a plus ou moins 20 cm de long, et parce que Mohammad Abu Jamous était mince de taille, agile et rapide, et qu'il a un corps vigoureux, il sort ses jambes puis son corps. Ses deux mains sont restées accrochées au bord de la fenêtre, jusqu'à ce que le corps et la tête soient dehors. Il saute facilement à côté de la route, pendant que la bosta poursuivait sa route. Personne ne l'a vu. Il se dirige rapidement vers les champs en

direction du nord de la ville de Ramleh, la destination finale des prisonniers, où ils seront répartis à nouveau, chacun vers sa prison ou un autre lieu.

Les gardiens et les forces du « Nahshon » découvrent qu'il manque un prisonnier. Ils deviennent fous furieux lorsqu'ils apprennent qu'il a échappé de la bosta sans qu'ils ne le remarquent. La police sioniste commence à le rechercher, aux côtés de l'armée et des Renseignements sionistes. Trois jours de suite, et des centaines de policiers, voire des milliers, patrouillent dans les quatre directions à partir de l'endroit où il s'est échappé, pour aller à sa recherche.

Des centaines de voitures, des chiens policiers, se sont déplacés jour et nuit, les forces de l'occupation ont dépensé des milliers pour le trouver. Le quotidien sioniste Yediot Aharanot publie : « le prisonnier palestinien qui a mis l'Etat en état d'alerte pendant trois jours ».

Après les recherches, les questions et les poursuites, ils l'ont trouvé dans une maison abandonnée près de la ville de Tulkarm, à la lisière de la ville. Il se trouvait dans un état de fatigue et exténué, et même en état de sécheresse extrême, et il serait probablement mort s'ils ne l'avaient pas trouvé.

On raconta ce jour qu'il avait mangé quelques fruits et plantes arrosés de pesticides et de produits chimiques dangereux, provoquant son état de sécheresse et de fatigue. Aucun Palestinien n'avait trouvé le prisonnier pour lui venir en aide, ce qui ne lui a pas permis de poursuivre son trajet. Il n'a pas eu le temps d'arriver à un village ou une ville palestinienne. Il est resté trois jours caché dans des régions dominées par les forces sionistes. Il fut soigné, puis a été placé en isolement pendant plus d'un an. Il a été condamné à 11 ans de prison. Libéré, il vit à présent avec son épouse et sa fille, dans la bande de Gaza.

## Mu'tassim Raddad lutte contre la mort

Cet agréable jeune homme est du village de Sayda, dans la province de Tulkarm, ce village qui a offert des dizaines de martyrs parmi les amis du combattant prisonnier Mu'tassim Raddad. La plupart de ses compagnons s'en sont allés, martyrs, comme Lu'ay Saadi, Saleh Karkur et Ali Abu Khazne.

Quant au prisonnier Mu'tassim, son sort fut d'être emmené en prison, ou plutôt vers la mort lente, ou même vers la mort des milliers de fois.

Que tu sois prisonnier, cela est suffisant pour goûter à la souffrance, à la douleur, à une peine permanente. Mais qu'advient-il quand tu es prisonnier et malade, et d'une maladie grave et mortelle ? Comment cela peut-il être ! Cela devient insupportable et insoutenable pour tout être humain.

Mu'tassam Raddad a été arrêté en 2006 et condamné à 20 ans de prison. En 2007, il a commencé à souffrir de douleurs au ventre et à l'estomac, et vomissait la nourriture. Depuis le jour où les douleurs ont commencé, ils lui ont dit que ce sont des douleurs ordinaires, et tantôt, ils lui disaient que c'est le cancer, et tantôt des inflammations intenses. Il a été emmené à ce qui tient lieu d'hôpital à la prison de Ramleh, où il est demeuré quatre ans. La situation dans cet hôpital n'est pas supportable. Sa situation se stabilise lorsqu'il prend quotidiennement de la cortisone, et une piqûre de produits chimiques toutes les 8 semaines. Son état change et se modifie, et ses couleurs s'évanouissent alors qu'il était aussi épanoui que les roses de Damas. Ce jeune homme magnifique dépérit : sa maladie, la prison et ce qu'il a subi fait trembler les montagnes, mais il patiente et ne se plaint pas, ne demande de l'aide de personne. Ce jeune homme pur a de la pudeur, il résiste à la mort, à la faim et à la douleur, nous le voyons se tordre, geindre en silence et saigner des larmes et du sang.

Des années de prison sont passées lentement, et tous les jours, tous les mois et tous les instants ont leur histoire, une leçon et un souvenir, et mille pages que nous pouvons écrire, ou que son sang peut tracer, alors que ses veines se disloquent et se déchirent de douleur.

Cette situation a perduré et perdure encore. A la fin de l'année 2013, précisément au mois de décembre, nous étions au rendez-vous avec un hiver rude, avec des pluies diluviennes et la neige qui a recouvert la face de la Palestine, e l'a revêtue de blanc immaculé.

Nous étions ce jour-là dans la prison de Haddarim, nous regardions la télévision et ces beaux paysages dont nous ne ressentions ni la froideur, ni le gel ni la neige, nous

les regardons seulement et nous nous imaginons être à l'endroit de ces blocs de neige, pratiquant les jeux de notre enfance, pour échapper à l'enceinte de la prison submergée de tous les soucis et les douleurs de l'humanité.

Au cours de ces instants où nous sommes sortis de prison, le prisonnier Mu'tassim était au rendez-vous avec la bosta. Le moment de prendre la piqûre est venu, cette piqûre saturée de produits chimiques, que Mu'tassem prenait pendant quatre heures, allongé sur un lit et menotté, attendant que la goutte pénètre ses veines. Nous, les prisonniers amis de Mu'tassem, nous allons vers lui pour le convaincre d'aller prendre cette piqûre, alors qu'il nous dit : « je ne veux pas la prendre, vous voyez, il fait froid, et la bosta sort à neuf heures du soir, et pendant deux jours, je ne mange rien. Au lieu d'alléger ma souffrance et mon oppression, la piqûre les augmente ».

Nous, nous craignons pour sa vie, nous hésitons à le convaincre d'y aller. S'il y va, et qu'il revient plus fatigué et plus malade, nous regretterons d'avoir essayé de le convaincre, et s'il n'y va pas et que son état se détériore, nous le regretterons aussi, car nous n'avions pas exercé assez de pressions sur lui pour qu'il y aille et prenne la piqûre.

Qu'il est difficile, pour l'être humain, de choisir entre la mort et la mort, entre la douleur et la douleur, entre l'oppression et l'oppression. Tu ne sais pas ce qui est le moins pénible. Finalement, le prisonnier Mu'tassem décide de sortir vers la bosta en espérant que le trajet se déroule dans une voiture spéciale plus confortable que cette boîte métallique. Mu'tassem sort au milieu de la nuit de la prison de Haddarim, avec ses soucis et sa faim, il traverse la nuit, arrive au l'hôpital de Ramleh, prend la piqûre et revient dans la bosta cauchemardesque. Ils lui avaient promis une voiture spéciale. Il revient comme s'il avait déclaré sa mort. Il a perdu la voix, il est revenu plus malade encore, plus fatigué, il saigne et ne dit aucun mot. Nous nous sommes rassemblés autour de lui, l'appelons pour qu'il mange et boive, et il nous raconte ce qui s'est passé, en silence, comme s'il disait : « je vous avais dit qu'ils ne se souciaient pas de moi, ils ne s'occupent pas de ma maladie, je suis revenu dans la bosta qui m'a entièrement exténué ».

Nous n'avions rien fait, car nous ne pouvions, à ce moment, que nous taire et le regarder tristement, nous blâmant nous-même pour son état.

Nous avons amené un médecin qui a décidé de l'emmener à l'hôpital Me'ir, proche de la prison de Haddarim. Il y est resté une semaine, son état s'est amélioré puis il a été transféré à l'hôpital de Ramleh où il est resté presque deux mois. Pendant ce temps, plusieurs médecins se rendaient au chevet du prisonnier Mu'tassem, des spécialistes qui ont décidé de le faire opérer et de lui enlever ses intestins. Ils lui ont expliqué ce qui allait se passer. Au début, Mu'tassem a voulu se faire opérer, il nous a écrit, disant : « mes chers frères, je vais me faire disséquer, ils vont supprimer mes intestins, je veux en finir avec ces douleurs ! »

Mais Mu'tassem, pour plusieurs raisons, et après qu'ils lui aient fixé la date de l'opération, a refusé de signer son accord. Il continue à se rendre à l'hôpital et la cortisone continue à pénétrer dans ses veines et son sang, et les piqûres chimiques continuent à détruire ses intestins et à tuer sa peau et ses os.

Le prisonnier combattant Mu'tassem continue à monter dans la bosta les pieds et les mains attachés, et meurt à cause de la bosta, dans la bosta, et avant et après la bosta.

Paix à Mu'tassem et paix à sa blessure saignante, et une sincère invocation pour que Dieu le libère de son malheur et supprime ses soucis, le guérisse et lui rende la santé.

## Des transferts obligatoires

La direction des prisons utilise tous les moyens pour tuer le sentiment de l'appartenance nationale à l'intérieur du prisonnier palestinien. Elle essaie, par des mesures et des plans programmés, de maintenir le prisonnier dans un statut de chiffre, une chose sans valeur, et qu'il sorte sans âme, sans cœur et sans raison, sans sentiments religieux ou nationaux, ni même humains. Dès les premiers instants de son arrestation jusqu'au moment de sa libération, cette politique systématique est pratiquée à l'encontre du prisonnier.

Parmi ces pratiques, les déplacements internes entre les sections, les cellules et les prisons. Le but étant d'empêcher la stabilité du prisonnier, l'empêcher de se reposer et le maintenir en état d'alerte constante, prêt à partir. Ce qui signifie que le prisonnier qui attend d'être transféré vers une autre cellule, ou une autre section, ou une autre prison, tu le vois incapable de lire, de pratiquer du sport, et instable corporellement et psychologiquement.

Les programmes culturels, nationaux et éducatifs sont bousculés à cause de ces bostas internes. Les prisonniers se dispersent, ils s'éloignent de leurs frères, de leurs proches, de leurs amis ou de leurs camarades originaires du même village. Les organisations, les responsables et les dirigeants s'éparpillent, ce qui affaiblit la situation nationale et contribue à déstabiliser le prisonnier.

Ces bostas interviennent sous divers prétextes. Une fois, ils disent vouloir réparer les cellules et les sections, d'autres fois ils disent vouloir diffuser les insecticides ou autres, parfois, ils disent vouloir fouiller les cellules et les sections, et cela s'appelle, selon la direction (ou les prisonniers), la fouille bosta.

La fouille bosta signifie tout changer, tout chambouler, aucune affaire du prisonnier ne reste à sa place. Les affaires de la cuisine, les vêtements, la bibliothèque, le lavoir, tout cela est jeté pêle-mêle et fouillé, et nous restons des jours à ranger tout cela à nouveau.

La bosta interne me rappelle les incursions et les fouilles menées par l'armée d'occupation dans les maisons et les demeures des Palestiniens, ou les fouilles dans les lieux communs, les institutions et les centres, et la confiscation de leurs biens. C'est la politique de l'Etat de l'entité à l'intérieur de nos villages, de nos villes et nos camps. Ainsi, il poursuit cette politique dans les prisons envers les prisonniers.

La bosta interne suscite la crainte chez le prisonnier, qui est sur le qui-vive, car elle contrarie son programme et son mode de vie. A peine le prisonnier se stabilise-t-il

dans une cellule ou une prison, qu'intervient son transfert vers une autre prison ou section.

Ces bostas se répètent mensuellement, avec les prisonniers jugés dangereux par les administrations pénitentiaires, ou avec ceux qui ont de l'influence ou qui sont désignés comme extrémistes et ayant des positions dures à l'encontre de la direction des prisons, ou ceux qui portent une carte où est inscrit le terme « sgav », qui veut dire qu'il a essayé de s'enfuir. Ces prisonniers ne sont pas stabilisés dans une prison, tu les vois transférés en permanence d'une prison à l'autre.

Pour des raisons ou buts que ne connaissent pas les prisonniers, la direction des prisons entreprend de transférer les prisonniers d'une cellule, d'une section ou d'une prison à l'autre. Des milliers de bostas se déplacent et transfèrent des milliers, voire des dizaines de milliers de prisonniers, qui subissent toutes sortes de souffrances.

Cet Etat métallique qui veille sur cette grande prison n'y gagne rien, aucun exploit civilisationnel ou humain, il n'en profite aucunement, sauf à être plus haï et détesté pour ses pratiques criminelles, ou pour ce sadisme sioniste.

C'est la bosta lourdement armée, arrogante, qui a un comportement hors les normes humaines.

Ces bostas internes marquent au fer les prisonniers condamnés ou en attente de condamnation. Les jours passent et le prisonnier vit continuellement suspendu aux fouilles et aux incursions.

## Pour donner naissance

Des prisonniers et prisonnières ont été arrêtés à cause de leurs actions nationales, et parmi les prisonnières, il y a la mère, la sœur, la fille, la grand-mère et l'épouse.

La femme palestinienne a participé au combat et à la lutte, elle ne s'est pas contentée de patienter, d'éduquer, de s'occuper des affaires de la maison, malgré la sacralité et l'importance de ces tâches. Elle a pris l'initiative et a participé à la lutte et au combat politique sous toutes ses formes. La femme palestinienne est la martyre, la blessée et la prisonnière.

Parmi ces prisonnières palestiniennes, certaines ont été condamnées à la perpétuité ou à de lourdes peines, et d'autres ont été détenues pendant plus d'une dizaine d'années, comme la combattante Itaf Alayan et Lina Jarbouni et d'autres prisonnières.

Comme il est difficile pour une femme, dont les traits sont la gentillesse, la miséricorde, la douceur, la faiblesse et la simplicité, d'être emmenée en prison et d'y vivre des années une situation cruelle, que ne supportent pas les hommes endurcis.

Comme il est triste et blessant de voir des dizaines de Palestiniennes disparues dans les geôles de l'occupation parce qu'elles ont participé à la résistance à l'occupation.

Il est probable qu'il n'y a aucune prison au monde où les prisonnières ou détenues accouchent en prison, sauf en Palestine, et dans les prisons de l'occupation sioniste. Plusieurs prisonnières étaient enceintes lors de leur arrestation et ont accouché en prison.

Il n'y a pas, dans la nomenclature de cet Etat, un espace pour le pardon, le report, la garantie ou la justice. L'Etat a décidé de détenir cette femme enceinte. Elle venait de Gaza et s'appelle Fatima Ziq<sup>9</sup>, âgée d'une trentaine d'années ou plus. Elle était enceinte et a été détenue pendant deux ans et demi. Il était évident qu'elle accoucherait en prison.

C'est la bosta étrange, la bosta de l'accouchement !

Qu'il est admirable et remarquable, le mouvement des prisonnières palestiniennes ! Les événements, les chiffres, les actions et l'histoire qu'elles ont tissés ne se

---

<sup>9</sup> Fatima Ziq : prisonnière palestinienne de Gaza. Le tribunal sioniste l'a condamnée à 10 ans de prison, en l'accusant d'avoir eu l'intention de mener une opération – martyre. Elle a été libérée dans le cadre d'un échange avec l'occupation sioniste en contrepartie de renseignements sur le soldat sioniste capturé Gilad Shalit (NA).

renouvellera dans aucun autre mouvement dans le monde. Ce mouvement extraordinaire reste exemplaire à cause de la richesse de son expérience.

Y a-t-il au monde des dizaines de prisonniers, voire des centaines, qui ont été détenus pendant plus de vingt, vingt-cinq, trente ans ou plus en prison ?

Y a-t-il au monde de jeunes filles et garçons (lionceaux) prisonniers, âgés de moins de 15 ans, détenus pendant des mois ou des années en prison ?

Y a-t-il au monde et dans ses prisons des femmes enceintes qui accouchent, qui luttent lors de l'accouchement et de l'expulsion, comme ici en Palestine, dans les prisons de l'occupation ?

Y a-t-il au monde un mouvement de prisonnières aussi organisé, ayant réalisé des acquis, ayant cette histoire de lutte, de production littéraire et culturelle, comme l'est le mouvement des prisonnières palestiniennes ?

Y a-t-il, au départ, une occupation dans le monde, comme l'est l'occupation sioniste de la Palestine, de son peuple et de sa terre ?

Y a-t-il pire que cette occupation et ses prisons et ses bostas ? Est-ce qu'il existe dans ce monde un vol et un pillage armé plus important que celui qui a touché le peuple de Palestine en 1947, avec son nettoyage ethnique et son expulsion ?

La prisonnière Fatima Ziq attendait l'instant ardu de la naissance, sans mari pour la soutenir, sans enfant pour se tenir à ses côtés, ni sœur, ni mère pour l'aider à mettre au monde son fils, le prisonnier Youssef, le plus jeune prisonnier au monde.

Il ne s'agit pas seulement d'un manque de soutien ou plutôt son absence totale, car ce qui est difficile, c'est la présence de ses ennemis à ses côtés, et non sa famille. Comment peut-elle se plaindre, pleurer, à cause de sa douleur et sa souffrance ? C'est une naissance arabe dans les prisons de l'occupation. La prisonnière Fatima Ziq est emmenée, les mains et les pieds attachés, alors qu'elle est en état de contractions et d'accouchement. Elle monte dans la bosta métallique recouverte de fer. Essayons d'imaginer le degré de difficulté pour cette femme attachée, le degré de monstruosité des gardiens sionistes et le degré de stupidité de la loi sioniste qui ne permet pas à cette femme de bouger sa main ou son pied. Elle est demeurée attachée alors qu'elle était prête à accoucher. C'est la mort approuvée, c'est l'étouffement sans possibilité de respirer, c'est la douleur silencieuse. Mais la venue au monde de Youssef lui a fait oublier toute la peine accumulée dans son âme.

Ils ont voulu et même pensé attacher le nouveau-né de crainte qu'il ne s'enfuit, mais ils n'ont pas réussi, sa lumière a vaincu leurs ténèbres, et sa bénédiction et sa pureté ont englouti leurs impuretés et leur haine ténébreuse.

La prisonnière Fatima Ziq est retournée en prison avec son nouveau-né. Les prisonnières lui avaient préparé un accueil digne de ce nouveau marié<sup>10</sup>. Il a transformé la misère de la vie des prisonnières. Dès sa naissance jusqu'à sa libération, il passait des mains d'une prisonnière à une autre.

Mais il a grandi en prison et a vécu comme les prisonnières, il voyait la police et les gardiens, venir trois fois par jour pour le comptage, et des dizaines de fois pour les fouilles et les incursions. Le petit Youssef, né en prison, est monté dans la bosta des dizaines de fois. C'est le premier véhicule qu'il monte dans sa vie. Ce peuple est exceptionnel ! Il lui est inscrit de devenir un exemple pour le monde et les peuples de la terre, dans toutes leurs catégories, les petits et les grands, les femmes et les hommes et les enfants !

Youssef et sa mère ont été libérés, lorsqu'il a atteint 20 mois. Il n'a pas compris le spectacle des foules massées qui l'ont accueilli. Il a pleuré et crié, refusant ses proches et ses frères, comme si ses larmes et ses regards disaient : « ramenez-moi à la bosta ».

Petit à petit, Youssef a compris qu'il a vécu dans le lieu erroné et le temps erroné. Est-ce que le monde peut-il lui rendre les deux années volées de son enfance et de son innocence ? Comment mesurer le degré de la compensation psychique, matérielle et morale qui lui est due ? Combien ce peuple héroïque en aura-t-il besoin après la libération ? Combien de temps lui faut-il pour compenser tout ce qu'il a perdu, pour l'oppression, la violence, la cruauté et la tyrannie qu'il a subies ?

Cet ennemi sioniste a besoin de centaines, voire de milliers d'années pour compenser ce peuple pour ce qu'il a perdu sur le plan psychique, corporel, moral, historique, et ne pourra le faire.

Pour tout cri, tout soupir, tout appel, tout moment, toute année, toute larme, toutes les douleurs de ce peuple opprimé, qui continue à supporter, des années sont nécessaires pour instaurer un état d'équilibre. Cela ne peut se faire que par la liberté et la délivrance de cette occupation venimeuse. Cependant, le prix que paie notre peuple, de son sang, ses jeunes et ses hommes, est lourd. Ensuite, nous n'attendons de personne une consolation ou une compensation, car personne ne peut le faire, et après, nous n'en aurons pas besoin.

La bosta de l'expulsion qui a transporté des groupes entiers en 1948, ils avaient dit à ce moment, quelques jours et vous reviendrez, mais les réfugiés continuent à errer dans le monde, éparpillés, ils ne sont pas revenus. Cependant, la bosta attend le moment de démarrer, pour retourner et arriver à Lod, Ramleh, Safad, Umm Rashrash, Malbas, Hudaytha, Haïfa, Yafa, Akka, et les autres villes de la Palestine dont ils ont été arrachés par la force et l'oppression.

---

<sup>10</sup> Terme affectueux pour les enfants (NT).

## Pour une distance courte et décisive

C'est la bosta qui transporte des lieux d'interrogatoire, les espaces du *shabah* et de la torture dans la prison centrale de Ramallah, au tribunal de la prolongation, qui se trouve à quelques vingt ou trente mètres de la prison.

C'était en 1992, lorsqu'a été arrêté un héroïque militant et combattant. Il a été immédiatement transféré à l'interrogatoire, où il a subi le *shabah* et la torture physique. A cette époque, c'était l'insistance sur la torture physique plutôt que morale, comme le *shabah* sur la chaise et l'agenouillement en levant les bras qui étaient attachés à un tuyau, où le prisonnier est suspendu comme l'animal qui attend le boucher prêt à lui arracher la peau, et où il était violemment frappé, avec l'arrachage des poils de la barbe, du visage, des moustaches et du corps, ce corps qui fond et se désagrège par la chaleur extrême.

Des jours et des mois, et le prisonnier passe d'un moyen répressif à un autre.

Les chocs électriques, la fixation du prisonnier à un tuyau, par derrière et l'élévation légère de ses pieds du sol, pour le suspendre : ses côtes sont sur le point d'être arrachées à leur lieu d'origine.

Le moyen de la secousse, où l'instructeur empoigne le prisonnier par sa chemise et commence cette opération, qui peut durer des minutes, voire même une demi-heure et une heure, et qui se renouvelle plusieurs fois.

Le prisonnier essaie, au cours de l'opération de la secousse, de se raidir et se stabiliser, mais finalement, il se soumet et abandonne sa tête. En conséquence de la secousse violente pratiquée par l'instructeur, des catastrophes peuvent survenir, et en poursuivant les secousses, le prisonnier peut être atteint de folie, ou alors une goutte de sang tombe sur le cerveau, ou bien les nerfs sont perturbés. Le prisonnier n'en sort pas indemne, il en sort avec une atteinte, une maladie, un dérèglement quelconque dans son corps.

C'est par cette méthode que les deux prisonniers, Abdel Samad Hrayzat et Ibrahim Ra'i sont morts assassinés. Après ces crimes monstrueux commis par le Shabak sioniste à l'encontre des prisonniers dans les geôles des interrogatoires et à cause de l'opposition des institutions des droits de l'homme à cet Etat qui bafoue les droits et la dignité du prisonnier, et parce que ces méthodes ne sont plus efficaces et ne réalisent pas leurs objectifs, ils ont modifié leurs pratiques. Une décision a été prise interdisant la brutalité envers les prisonniers, et interdisant même la torture, à l'exception envers des cas graves et des prisonniers jugés comme étant des bombes à

retardement. Contre ceux-là, ils utilisent l'interrogatoire militaire, mais notre prisonnier héroïque qui possède une volonté d'acier, qui est conscient des méthodes d'interrogatoire, et qui a une profonde foi, ils n'ont rien obtenu de lui, malgré toutes les méthodes qu'ils ont utilisées à son encontre.

Il s'agit du prisonnier libéré Ussama Barham, du village de Ramine dans la province de Tulkarm. Il a, à présent, 48 ans ou plus. En 1992, il était célibataire, âgé de plus ou moins trente ans. Il a été emmené plusieurs fois dans les cellules de l'interrogatoire, et tous les instructeurs du Shabak le connaissent. Au cours de l'Intifada al-Aqsa également, il a été emmené à l'interrogatoire après son arrestation, alors qu'il était poursuivi. Il a été plusieurs fois ciblé par les tentatives d'assassinats.

Lorsque l'un des instructeurs a commencé à l'interroger, réclamant ses aveux, le prisonnier Ussama Barham lui dit : « demande un tel à mon propos, lorsque je me trouvais à l'interrogatoire de Ramallah en 1992. Questionne-le à propos de Ussama Barham ».

Effectivement, cet instructeur a questionné un ancien instructeur, lui demandant : « tu connais Ussama Barham ? » L'autre lui répond « oui, il est le plus têtu que j'ai vu passer parmi les prisonniers palestiniens ». Il veut dire qu'il a la tête aussi dure que le rocher.

L'instructeur dit à Ussama : « il dit à ton propos que tu es le plus têtu parmi ceux qui sont passés ». Ussama lui dit : « je suis devenu encore plus têtu, n'essaie pas avec moi et économise ta fatigue et tes efforts, tu n'obtiendras de moi aucune syllabe ! »

En 1992, lorsque Barham a été soumis à l'interrogatoire pendant trois mois, il n'avait rien avoué, pas même une parole. Au cours d'une nuit, et suite à une discussion entre lui et l'un des instructeurs, une querelle a eu lieu et Barham dit : « je te mets au défi cette nuit, quoique tu fasses, je ne prononcerai ni mon nom ni aucune parole ». L'instructeur se met en colère, lui couvre la tête dans un sac à l'odeur nauséabonde, le prisonnier faillit en étouffer, et lui attache les mains en ordonnant : « agenouille-toi à moitié ! Ou bien plie un peu les deux jambes et reste ainsi ». Cela dura plusieurs heures, l'instructeur commence par lui arracher les poils de sa moustache d'un côté, puis le tient par les favoris et le lève brusquement, provoquant une douleur atroce, puis lui arrache les poils de la poitrine. Ussama ne dit mot. A cause du froid, son ventre s'était gonflé du côté des reins, et avec la torture qui se poursuivait, alors qu'il ne voyait rien à cause du sac fermé sur sa tête, ses jambes ont légèrement bougé et ont touché le ventre de l'instructeur ou son pied. Ce dernier, qui s'était adonné aux pires tortures, porte plainte contre le prisonnier auprès du juge, l'accusant de l'avoir agressé en le frappant et lui donnant des coups de pied.

Un ou plusieurs jours après, Barham fut effectivement traduit devant le tribunal, et fut étonné par la présence de l'avocat. Même son père assistait à la séance. C'était le

tribunal pour prolonger l'interrogatoire de deux semaines. Après avoir prononcé la prolongation, le juge demande à Barham : « pourquoi as-tu frappé l'instructeur avec ton pied ? Il s'est plaint de toi ». Barham ne put que dire : « monsieur le juge, comment aurais-je pu le frapper alors que j'étais en situation de *shabah* et ligoté ? Avec le sac sur ma tête ? »

Ussama dévoile sa poitrine, montrant au juge que les poils lui ont été arrachés, ainsi que les favoris et les moustaches, et son ventre gonflé. Barham dit : « Ils ont agi en criminels avec moi, ils m'ont torturé et personne ne peut supporter ces tortures ». Le juge déclare alors : « Il est désormais interdit à tout instructeur de te frapper ! »

Pendant ce temps, le père d'Ussama Barham regardait tristement son fils, il eut un sanglot et comprit que son fils a été près de la mort, à cause de la violence de la torture. Il lui dit, en langage parlé : « Va, mon fils, je t'ai offert à Dieu ». Son fils lui répond fièrement : « Je suis ton fils, et par Dieu, ces chiens n'ont pris de moi aucune syllabe, et n'en prendront pas, par la permission de Dieu ».

Il sort, en effet, de l'interrogatoire après ce parcours de souffrance, et continue à subir la détention administrative pendant sept ans consécutifs. Il fut le plus ancien détenu administratif à être libéré en 1999. Il est à présent marié et père de l'enfant Layth. Son père est décédé alors qu'il revenait d'une visite à la prison du Naqab en 1995.

La bosta était de courte distance, mais elle porta des souffrances longues de plusieurs années et des expressions de fierté et de grandeur partagées entre le père et son fils.

Ussama Barham, toutes les prisons le connaissent. Il a été déplacé vers toutes les prisons et est monté dans des dizaines de bostas. Il arrivait à une prison, il y restait un ou quelques mois, puis il était transféré, car il les combattait toujours avec la loi, il les accusait et portait plainte contre eux pour ses affaires et ses biens, et réclamait ses droits. Ils ne le supportaient pas, et la solution pour eux était son transfert.

Ussama Barham était connu par la plupart des prisonniers. Il était le prisonnier patriote, enjoué, blagueur, il ne cessait de se faire des films, il était cultivé et conscient, tendre et gentil, sensible. Il était compatissant avec ses frères prisonniers, essayait de les aider et de leur être utile, en permanence. On pourrait être étonné de voir que cette personne aussi tendre et sensible peut cacher un homme superbe, solide et têtu, ayant une volonté de fer et une détermination aussi élevée que les montagnes *Rawassi*. Son entrain était aussi haut que les nuages. Que Dieu protège Barham, et qu'Il en fasse un baume pour guérir les maux de ceux qui souffrent encore de la bosta !

## A l'ombre de la grève de la faim

Pour réprimer les prisonniers grévistes de la faim, l'administration carcérale et les unités répressives « *Nahshon* » recourent à leur transfert, rapide et immédiat, en vue d'exercer des pressions sur eux et les terroriser pour qu'ils abandonnent leur mouvement et empêcher que cette grève ne réalise les objectifs attendus.

Dès que les prisonniers annoncent la grève de la faim, se mettent en mouvement les bostas et les transferts, de jour et de nuit. La direction de la grève est isolée dans des cellules individuelles, ses membres ne sont plus au courant de rien. Dans les cellules, plus rien n'influe positivement sur le prisonnier.

Le prisonnier gréviste de la faim est considéré comme un rebelle contre les lois et la direction de la prison. Celle-ci confisque alors toutes ses affaires personnelles, mais aussi toutes les choses appartenant à la cellule, comme le réchaud, la télévision, les appareils électriques et autres affaires. Elle n'y laisse que les lits en fer et les matelas. Si la bosta transporte dans ses cavités, en temps ordinaire, des prisonniers qui se tortillent de douleur et de tourments, pouvons-nous imaginer la situation du prisonnier gréviste de la faim ?

L'administration carcérale mobilise toutes ses voitures, ses bosta, ses gardiens, ses unités médicales et répressives en commençant par le transfert. Aucun prisonnier ne reste à sa place, elle transfère des milliers de prisonniers d'une cellule à l'autre, d'une section à l'autre et d'une prison à l'autre, et de la prison vers l'isolement et les cellules individuelles.

Que la bosta est pénible au cours de la grève de la faim ! D'où est-ce que tu puises l'énergie pour surmonter la douleur, la faim et la souffrance de la bosta ? Et le poids du fer ? Mais c'est la volonté d'acier, et l'âme humaine en défi qui brisent les chaînes et affrontent le gardien.

Le 17/4/2012, près de 1700 prisonniers palestiniens, appartenant à toutes les organisations, ont déclaré la grève de la faim. Ils ont préparé cette grève pendant des mois, et ont défini ses objectifs : fin de l'isolement des prisonniers isolés, autorisation des visites pour les familles de la bande de Gaza, suppression de la loi Shalit. En tant que membre de la direction de la grève, ils m'ont transféré au troisième jour de la grève de la prison de Nafha à l'isolement de Ayla, qui est une prison située dans la ville de Beer Saba', au sud de la Palestine, près de la prison de Eshel et de Ohali kedar.

Je suis demeuré deux semaines en isolement, et j'étais en grève de la faim. J'avais à mes côtés le prisonnier combattant Zayd Bsissi, membre également de la direction de la grève. Nous sortions en « fawra »<sup>11</sup>, les pieds et les mains attachés. Nous n'avions rien, nous ne savions rien de ce qui se passait dans le monde, et aucune nouvelle de la grève ne nous parvenait. Les pressions s'exerçaient sur nous tous les jours, des officiers de l'administration carcérale venaient nous voir, nous menaçaient de briser la grève et de nous condamner à un mois supplémentaire d'isolement, ou bien discutaient avec nous et tentaient de nous démoraliser en disant que nous n'obtiendrons rien, et qu'ils ne lâcheraient rien.

Nombreux sont les prisonniers qui ont été isolés en état de grève de la faim. Au 15<sup>ème</sup> jour de la grève, j'ai été une nouvelle fois transféré à Nafha, et dans la bosta, j'ai rencontré d'autres prisonniers de toutes les prisons. La plupart étaient non-grévistes, car certaines prisons n'y participaient pas. J'ai échangé avec les prisonniers qui avaient beaucoup de nouvelles relatives à la grève. Puis, je me suis retrouvé dans une autre bosta, de Nafha à Ascalan, pour signer la fin de la grève, à la date du 14/5/2012. Puis, ce fut la bosta vers la prison de Ramleh, pour annoncer à ceux qui étaient en grève de cesser le mouvement, puis nous sommes retournés à Nafha le jour suivant.

Tous ces trajets en bosta, au cours de la grève, pour parcourir des centaines de kilomètres, alors que j'étais attaché par les pieds et les mains, et en état de grève de la faim, dans cette boîte métallique étroite, où manquent l'espace et la respiration. Si quelqu'un m'avait décrit cet état, j'aurais douté de la capacité du prisonnier à le supporter. Mais en réalité, des centaines de prisonniers ont été déplacés, au cours de la grève de la faim, entre diverses prisons, portant leur faim, leur douleur et leur souffrance, et qui remportèrent la victoire, à la fin. Ils ont été transférés plusieurs fois, et la bosta leur a fait faire des trajets longs de centaines de kilomètres, mais ils sont restés patients, solidaires et unifiés par une seule volonté incassable.

---

<sup>11</sup> Fawra : place où sortent les prisonniers pour faire une promenade quotidienne, dont le moment diffère d'une prison à l'autre, mais en général, elle a lieu le matin et le soir (NA).

## Signature de la fin de la grève

C'est le jour qu'attendaient impatiemment les prisonniers grévistes de la faim, d'autant plus que les revendications pour lesquelles ils se sont mis en grève ont été satisfaites, ou du moins une partie d'entre elles.

A trois heures du matin le 14/5/2012, au 28<sup>ème</sup> jour de la grève, nous avons été transférés des prisons de Nafha, Eshel, Haddarim et Ramon où ont été détenus les membres du conseil de la direction de la grève, et avons été réunis dans la prison de Ascalan. Nous nous sommes réunis, tous les neuf : Jamal Hor, Mahmud Shrayteh, Mhannad Shrayem, Jumaa Tayeh, Zayd Bsissi, Ala' Abu Jazar, Abdel Rahim Abu Huli, Ahed Abu Ghalmeh, Wajdi Juda.

Du côté de l'administration carcérale et du Shabak étaient présentes quatre personnes, deux du Shabak et deux de l'administration.

Après nous avoir salués, un des délégués du Shabak annonce qu'un accord a été conclu entre l'Egypte, l'Autorité et les organisations palestiniennes d'un côté, et « Israël » de l'autre. Il nous lut les cinq points de l'accord :

- 1) Arrêt de la grève illimitée menée par les prisonniers depuis 28 jours en contrepartie de réalisations précises et de revendications ayant été satisfaites.
- 2) Autorisation des visites pour tous les prisonniers de la bande de Gaza et pour les « interdits sécuritaires de premier degré » de la Cisjordanie, au cours des semaines prochaines, délai pouvant aller jusqu'à des mois.
- 3) Fin de l'isolement de tous les prisonniers isolés, au cours des prochaines 72 heures. Ils seront répartis entre les différentes prisons.
- 4) Concernant la détention administrative : sera libéré celui contre lequel il n'y a pas d'informations certaines, et sera traduit devant un conseiller juridique celui contre lequel il y a des informations, et s'il n'y a rien qui s'appelle dossier secret, il sera jugé ou libéré.
- 5) Il y a aura une séance entre l'administration carcérale et le comité de la grève, avec le soutien égyptien, et la présence et le soutien du Shabak, en vue d'améliorer les conditions de vie quotidiennes de la détention des prisonniers sécuritaires dans les prisons « israéliennes ».

Le représentant du Shabak sioniste a remis à chacun de nous, les neuf, un papier intitulé « déclaration d'engagement », selon laquelle le comité de la grève s'engage à ce que les prisonniers ne mènent aucune activité « terroriste » à partir des prisons.

Nous étions étonnés par cette proposition. Nous étions venus négocier avec l'administration carcérale et nous étions préparés à commencer une nouvelle phase de la lutte, qui pouvait s'étendre et se poursuivre pendant des jours. Nous nous sommes opposés à certains termes de la déclaration. Nous avons été informés par le Shabak qu'ils étaient venus signer l'accord, et non négocier avec nous.

Avant de signer et après avoir modifié les termes de l'engagement, nous avons entrepris une consultation avec toutes les prisons et les organisations. Chaque membre de la direction de la grève a contacté les conseils de consultation (shura) et les conseils dirigeants et centraux. Nous les avons informés de la situation, puis après avoir contacté les prisons, nous nous sommes entretenus et avons décidé, à la majorité, de signer. Nous avons un acquis non négligeable, nous avons assuré la sortie des prisonniers isolés, et l'autorisation de visite pour les prisonniers de Gaza, après une coupure de plus de six ans, et avons discuté des conditions de vie des prisonniers. Nous avons signé après toutes ces consultations et nous nous sommes mis d'accord pour arrêter la grève de la faim, dans toutes les prisons, en même temps. Ce fut réalisé à 20 heures du 14 mai 2012.

Parler de la grève, le 28<sup>ème</sup> jour, alors que la direction se sent responsable de la vie et du sort de plus de 1700 prisonniers, alors que les masses attendaient ce jour, ainsi que les prisonniers, grévistes ou non. Ce sont des moments cruciaux et difficiles pour l'être humain, et nous ne disons rien de nouveau si nous disons que nous avons beaucoup hésité : nous signons ou nous reportons la signature pour un jour ou quelques heures, ou bien ?

Nous avons eu des avis différents au cours de ces instants. Parmi les neuf frères, six ont approuvé la signature et trois s'y sont opposés.

L'hésitation est naturelle, entre la signature et la fin de la grève, l'approbation des résultats et des acquis réalisés, ou bien continuer et ne pas signer dans l'espoir d'obtenir plus que ce nous avons, malgré la crainte qui nous cernait.

Les instants de la signature, ou plutôt le jour de la signature, furent le moment le plus difficile pour nous. Nous craignons que la direction n'applique pas l'accord, qu'elle désavoue ses promesses et que nous revenions au point de départ, sans rien.

De même, nous avons peur que si nous ne signons pas, l'administration carcérale revienne au point de départ et rejette l'accord et les revendications qu'elle avait approuvées en Egypte (Le Caire).

Nous craignons aussi que si nous ne signons pas, de voir la base s'effondrer, et qu'un grand nombre de prisonniers arrêtent leur grève et que la confusion et la désorganisation déstabilisent le front interne.

Pour cela et pour d'autres, nous avons décidé de signer.

Près de trois ans plus tard, en regardant en arrière pour évaluer ces moments et ce jour et ce qui s'est passé, je me dis que si nous avions retardé un peu, une nuit ou même un jour, nous aurions peut-être réalisé un acquis plus important.

Nous avons, depuis, fait attention à des questions que nous avons négligées en ces instants, comme la présence d'un avocat, ou du CICR ou d'une partie indépendante qui s'intéresse aux affaires des prisonniers.

Nous avons pris en considération beaucoup de données, de calculs, de prévisions, pour nous diriger vers la décision de la signature. Malgré tous les résultats auxquels nous sommes parvenus, ces instants étaient soumis à leurs circonstances, leurs réflexions spéciales et leurs calculs.

Au cours de ces instants, nous n'avions ni réfléchi, ni calculé, ni analysé comme nous le ferons aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé depuis, au niveau des prisonniers et des prisons, conduisant les prisonniers à évaluer les choses de manière différente d'il y a trois ans.

Dans cette bosta qui nous a réunis dans la prison de Ascalan, venant des prisons de Nafha, Ramon, Eshel, Haddarim et de l'isolement se trouvait Ahed Abu Ghalmeh, le représentant du Front Populaire, isolé depuis deux ans et demi, et qui était fatigué, à cause de la grève. Nous lui avons demandé, ce jour-là, étant le seul parmi nous à être isolé : comment vois-tu l'isolement ? Il dit que l'isolement supprime l'humanité de la personne. Nous lui avons dit : ta rencontre avec nous est signe que tu sortiras de l'isolement, tu es effectivement sorti, et nous sommes les premiers des prisonniers à te voir.

Nous avons réalisé plus tard que l'acquis obtenu n'a pas été celui que nous voulions ou avions espéré au début de la grève. Nous avons considéré cela comme une grande victoire historique, il l'est, mais nous avons omis de faire le suivi, et il semble que la grève soit comme la révolution. Quand la révolution démet un président ou renverse le régime au pouvoir, puis s'arrête à ce point, une force plus grande peut venir et effacer la première révolution, ou bien les responsables du régime précédent reviennent pour reprendre les rênes du pouvoir. La révolution doit avoir ses objectifs, surtout après le renversement du régime et la destitution du président, elle doit se poursuivre jusqu'à réaliser ses objectifs, qui sont la justice, l'égalité, la liberté et la prospérité générale.

Il en est de même pour la grève, avec des différences toutefois entre la grève de la faim et la révolution. Il aurait fallu que les prisonniers fassent le suivi après la victoire, qu'ils forment un comité national unifié représentant tous les prisonniers, ayant pour tâche de suivre les acquis de la grève et les affaires des prisonniers, notamment celles en relation avec l'administration carcérale, le suivi et l'unification des efforts.

Chacun est retourné à sa prison, portant notre appréhension et notre victoire. Même après la signature, nous n'étions pas satisfaits, et je l'avoue aujourd'hui, non pas par modestie, mais nous avons effectivement peur que l'administration carcérale n'exécute pas ses promesses. En effet, une des revendications de la grève, qui concerne la vie quotidienne et l'amélioration des conditions de vie des prisonniers sécuritaires, est toujours marginalisé et écarté, l'administration tergiverse, reporte et ment, mais les prisonniers ont négligé le suivi de leurs affaires.

L'administration a essayé de riposter au choc qu'elle a subi au cours de la grève, en poursuivant les fouilles et les incursions nocturnes et répressives. Un mois après la grève, ce fut la répression des prisons de Eshel, Ramon, Naqab, Nafha et d'autres prisons, pour faire comprendre aux prisonniers qu'elle n'a pas subi une défaite, et pour que les prisonniers ne ressentent pas l'euphorie de la victoire dans cette bataille.

## Un enfant palestinien rencontre un prisonnier malade

Aborder la question des prisonniers malades exige des jours voire des années, pour évoquer leurs maladies, leurs douleurs, leur souffrance et leur fierté. Qu'elles sont impitoyables et pénibles les lois imposées aux prisonniers, qui enchaînent même leurs cris, et qui étouffent leurs souffles !

Combien de prisonniers sont décédés alors qu'ils attendaient les soins ? Combien de prisonniers se sont élevés en martyrs alors qu'ils mordaient leurs soupirs de douleur et de la maladie ?

Combien de prisonniers ont vu croître leurs souffrances, à cause de ceux qu'on appelle médecins ou infirmières des prisons, qui ne leur ont pas accordé quelques minutes d'attention en les soignant, et les prisonniers qui se sont tus à cause des peurs, des illusions et des ténèbres de la maladie.

Des centaines de malades se sont élevés en martyrs dans les prisons sionistes, et des centaines d'entre eux sont atteints de cancer, de maladies rénales, cardiaques ou autres. Le prisonnier est obligé de vivre avec, par désespoir de pouvoir être soigné, étant donné le manque d'attention et même la négligence intentionnelle.

Le prisonnier palestinien libéré, le romancier Walid Hodali a écrit de nombreux romans et histoires sur les prisonniers, et a spécifié un de ses romans pour parler des prisonniers malades, les prisonniers atteints de diverses maladies, qui sont enfermés dans l'hôpital de Ramleh, comme ils l'appellent, et qui a pour titre : « la tombe des vivants ».

Le prisonnier malade Shaher Halahla, souffrait des maux du calcul rénal et des crises qui s'ensuivaient. Il n'était soigné que par des piqûres analgésiques et d'autres médicaments néfastes à son organisme.

Après avoir transféré le prisonnier plusieurs fois, à cause des douleurs, à la clinique de la prison, sans résultats, le mal a empiré un jour de dimanche à 4 heures et demi du matin, après la prière de l'aube, pendant que ses frères de cellule dormaient. Il n'osait pas se plaindre, ni même respirer, de crainte de les réveiller. Il s'est mis à tourner sur lui-même afin d'alléger la douleur, jusqu'au comptage du matin, à 6h30. Il fut immédiatement emmené à la clinique de la prison, et comme d'habitude, les analgésiques et l'attente jusqu'à 17h30, avant d'être transféré à l'hôpital Soroka dans la ville de Beer Saba' vers lequel sont transférés les prisonniers malades en situation d'urgence. Les membres de la police ont attaché ses mains et ses pieds, de sorte qu'il ne pouvait plus appuyer ses mains sur l'endroit douloureux afin de se soulager. Il

demande à être libéré d'une main pour qu'il puisse caresser son mal et toucher ces cailloux qui déchirent ses intestins et ses veines. Il est demeuré ainsi, le froid gelait la partie de son corps découvert, ses mains et ses oreilles, et attaché pendant huit heures, par des menottes autour de ses poignets et chevilles. Alors qu'il se trouvait à l'hôpital Soroka, entouré par la police et les gardiens de la prison, un enfant palestinien l'a aperçu et a compris, de par son innocence, que ce prisonnier était malade et qu'il souffrait, et qu'il était, selon son aspect, un combattant. Ses vêtements, son allure et sa façon de marcher, et son aspect le distinguaient des prisonniers de droit commun. Cet enfant, qui se trouvait à l'hôpital avec ses parents, et qui était Palestinien, de la Palestine occupée en 48, a compris que ce prisonnier avait besoin de quelque chose, peut-être de l'argent, pour manger ou boire. Il a essayé de lui offrir quelque chose, sans réussir, le prisonnier étant entouré des gardiens de la prison et de l'hôpital. Il a longuement regardé le prisonnier, quelque peu reposé, et dont les nerfs se sont un peu calmés et la douleur réduite. Ses blessures ont été embaumées à la vue de cet enfant innocent qui essayait de l'aider.

L'enfant a essayé de toucher le prisonnier, de le saluer, mais il n'a pas pu. Il a continué à le regarder et à lui sourire. Lorsque l'enfant était sur le point de quitter l'hôpital pour retourner chez lui, il s'est faufilé entre les gardiens et les gens présents, et est arrivé jusqu'au prisonnier, et lui a dit : « Sois fort, mes parents te saluent ! ». Le prisonnier est retourné à la prison, et l'enfant à sa maison, sans qu'ils ne fassent connaissance ni échangent leurs noms. Leurs âmes se sont unies. Le prisonnier a un enfant du nom de Barra', qui a le même âge que cet enfant. Il s'est imaginé que Barra' l'avait accompagné à l'hôpital Soroka. Il était parti à l'hôpital pour soigner son corps, et il l'a quitté avec un cœur rempli par l'innocence des enfants, leur beauté et leur sincérité. Il ne cesse de parler de cet enfant, dont les gestes étaient agiles, les paroles sublimes et le salut sincère.

Que le prisonnier aperçoive un enfant, alors qu'il est en prison, est une des choses les plus merveilleuses pouvant alléger sa douleur. Les enfants ramènent le prisonnier à sa vie, à son humanité et son amour, alors que le gardien tente, par tous les moyens à sa disposition, de lui arracher ces qualités humaines.

## Conclusion

J'ai peut-être éclairé, par ces quelques lignes, un aspect mineur de la douleur et des souffrances vécues par les prisonniers palestiniens. Je ne prétends pas avoir décrit toutes les douleurs de la bosta, il y a quantité d'histoires et de récits la concernant, que je ne connais pas.

Chaque prisonnier a sa propre expérience avec la bosta, comment elle a influé sur son corps et son âme, et comment elle a tué le temps et la durée.

Nous avons besoin d'écrire nos histoires et nos récits, à partir de notre vécu, de l'intérieur de notre épreuve, de notre terrain et de la ligne de confrontation, de manière à faire vivre ce vécu au lecteur, comme s'il regardait un film.

Ecrire sur la bosta est un témoignage et un rapport, et j'ai fait l'effort qu'ils soient sincères. Tout ce qui s'y trouve dans ce livre ou cette étude sont des histoires vraies, que j'ai vécues avec leurs acteurs ou bien qui m'ont été racontées par des frères prisonniers, ou que j'ai constatées, comme tous les prisonniers qui les ont vues et constatées.

Cela pourra contribuer, certainement, à exposer notre cause, d'abord à notre peuple puis au monde, afin que cet ennemi ne puisse pas continuer à déformer la réalité et à falsifier l'histoire et les faits, lui qui prétend être concerné par les droits de l'être humain (le prisonnier), alors qu'il entreprend de le tuer, à chaque instant.

Il me suffit, avec ce roman, de susciter chez le lecteur un peu de compassion et de compréhension, première étape pour trouver une solution et réfléchir à la manière de se débarrasser de cet occupant. La sensation est le premier pas pour résoudre les problèmes. Si, à un moment donné, nous arrivons, à ne plus pouvoir changer les choses, qu'il nous reste au moins la capacité de percevoir et de ressentir, de posséder des sentiments et des sensations, et qu'on essaie de cogner les murs de la bosta, grâce à ces pages que nous avons lues. La douleur est un cri que nous lançons bien haut face à celui qui a occupé notre terre. Il ne s'agit ni d'un repli ni d'un recul comme ils disent.

L'affliction est créative, elle oblige l'être humain à défier et à affronter les difficultés de la vie, à ne pas se résigner, aussi énormes et terribles soient-elles. Ces lignes sont un défi à ceux qui continuent à essayer de nous tuer dans la bosta.

## A propos de l'auteur

Jum'a Abdullah Khalil Tayeh

du village Kfar Naameh, province de Ramallah

Né le 13/12/1970

Marié, deux enfants.

A été détenu quatre fois, et a été condamné à 18,5 ans de prison.

Etudes : Licence de shari'a à l'université ouverte d'al-Quds

Maîtrise « Démocratie et sciences politiques » à l'université hébraïque

A écrit plusieurs essais :

- L'éducation à travers la confrontation
- Le combat (jihad), un projet, une voie et un message
- Sermons
- Ibrahîm : une nation

Traduction en français : achevée en avril 2021.

NT (note de la traduction)

NA (note de l'auteur)

Quelques passages ont été omis de l'édition originale : un court poème dans le chapitre « Méditation » et une chanson populaire à la fin du livre.